

Chroniques de mouroir

ou

« Entrée secrète dans le mystère de la culture Thai »

Par Mo Yves (M.D.)

Wanayves@hotmail.com

A Oscar qui est né en même temps que ce livre,
Qu'il se passionne pour les différences entre les hommes
et pour la gentillesse...

INTRODUCTION

Ce livre n'est pas une fiction. Tout ce qui y est raconté s'est réellement passé entre 1996 et 2004 au mouroir connu sous le nom de *Wat Phra Bat Nam Phu* à Lopburi en Thaïlande. J'en fus un témoin privilégié en trois périodes : quelques mois en 1996, quelques mois en 1997 et plus de quatre ans à partir de l'an 2000.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE EN THAÏLANDE..

DEUX FLEURS À KHORAT

J'étais pour une soirée et une nuit à Khorat. Je me promenais au hasard. Fatigué, je me suis assis sur un banc, dans le jardin paisible d'un monastère. Je laissais couler le temps sans rien en attendre; le calme seul me faisait heureux. J'étais un touriste. Je n'étais soucieux que d'oublier la fatigue et la lassitude qui m'avait fait quitter l'Occident pour quelques semaines.

Soudain, surgie de je ne sais où, une petite fille était debout devant moi. Elle me tendait une fleur blanche au bout de son bras. J'ai pris la fleur, me suis levé... J'étais tout rouge de confusion et de gratitude... mais elle a aussitôt filé se cacher derrière un buisson. Je regardais la fleur, tout ému et encore surpris de l'événement, lorsque je me rendis compte qu'une deuxième petite fille était arrivée par l'autre côté, aussi belle et aussi souriante que la première. Elle me tendait une fleur rouge au bout de son bras. J'ai pris la fleur, je voulais... Mais la fillette galopait déjà pour rejoindre l'autre derrière le buisson. Finalement toutes les deux s'échappèrent plus loin encore en courant et en riant. Elles disparurent dans la nuit tombante. Debout, une fleur dans chaque main, j'étais tout ahuri tel un idiot qui recevrait un baiser de la Vierge Marie.

Cette histoire authentique date de 1984. Elle m'apprenait la beauté de la gratuité... et une certaine idée de la gentillesse. Depuis, je n'ai plus jamais été tout à fait heureux dans mon pays... J'avais 25 ans et je terminais mes études. Je sais aujourd'hui que sans ces deux fleurs ma vie eût pris une autre tournure et je ne serais pas en Thaïlande aujourd'hui.

Pour être vrai, il n'y a pas que cette histoire romantique.

La Thaïlande entière m'intriguait : je me suis progressivement rendu compte que ce pays, sous des dehors « bon enfant » et conformistes était un pays rare, capable de nous enseigner de la manière la plus efficace combien nous évaluions mal la qualité de la vie et combien l'Occident a raté sa conquête du bonheur.

L'Inde, par exemple, est aussi un pays plein de différences et de valeurs étonnantes pour nous. Mais l'Inde n'arrive pas à la cheville de la Thaïlande en matière de séduction. L'Inde nous change en nous blessant.

La Thaïlande nous change par une douceur qui envahit jusqu'à sa manière d'être violente... Parce que la Thaïlande est aussi violente ! Vous allez le découvrir avec moi...

LIBERTÉ DES THAÏS

J'ai eu de la chance dans ma vie. J'ai pu envisager de vivre sans gagner de l'argent dès l'âge de 35 ans. J'avais alors deux possibilités : continuer à travailler pour devenir riche ou me contenter de mes modestes rentes mais être libre. Vous imaginez bien que la liberté me séduisait plus que l'or.

Or le pays de la liberté, c'est incontestablement la Thaïlande. Ce n'est pas seulement une affaire politique, c'est bien plus une manière de s'engager et de gérer la peur, une manière d'être. Vous vous en rendez compte dès que vous prenez le volant, dès que vous prenez un rendez-vous, dès que vous entrez dans un conflit, dès que vous voudrez vous lier par des liens conjugaux...

Cela change bien sûr. Surtout avec cette « middle class » poltronne qui émerge un peu partout, ligotée dans ses jupes étroites qui l'empêche même de marcher normalement, étranglée par ses cravates fades, ennuyeuses... les pieds langés dans des chaussettes bien blanches pour prouver qu'elle travaille dans l'air conditionné... Étriquée à en mourir, dépourvue de toute créativité, la middle class thaïlandaise est vraiment ennuyeuse. Mais, en fait, toute cette classe nous ignore, voire nous méprise purement et simplement si nous ne lui servons à rien... si elle ne cherche à apprendre l'anglais par exemple. (Un des mystères de la séduction thaïlandaise est bien là : les seuls pour qui nous existons, nous, les « farangs » comme ils disent, sont

ceux du peuple et ceux de la classe dominante... A Calcutta ou à Téhéran, les seuls qui nous parlent sont ceux de la « middle class».)

Je parlais donc de liberté...

En 1996, lorsque j'envisageais de commencer une nouvelle vie loin de l'Occident, il était hors de question d'aller ailleurs que là. Mais le Siam est grand comme la France. J'ai donc laissé le destin tracer ma route. Il m'a choisi un chemin de non-retour, une sorte d'impasse, un marais qui aspire en son ventre les âmes trop sensibles, un piège...

A peine quelques jours après avoir débarqué à Bangkok, c'en était fini de ma liberté ! Ma vie prenait une tournure imprévue.

Ce n'est qu'en 2002 que j'ai pu retrouver cette liberté, grâce à un Thaï d'ailleurs, un garçonnet mort du sida dans notre salle et qui a réussi à me faire comprendre que ce n'était pas la Thaïlande qui m'avait volé ma liberté mais le sentimentalisme morbide des Occidentaux.

Je n'ai pas dit qu'il n'y a pas de sentiment en Thaïlande. En Thaïlande plus que n'importe où le sentiment peut être un maître terrible, cruel... mais le plus souvent, les esclaves thaïs changent de maître comme de culotte... Le sentimentalisme y est un grand jeu de société qu'on abandonne dès qu'il est l'heure du repas.

En Occident la tyrannie des sentiments entre dans la profondeur de chacun de nos neurones pour nous ligoter dans ses exigences morbides.

Presque tous les Occidentaux sont les esclaves de sentiments, mais ils ne peuvent le reconnaître par manque d'humilité.

LE MOUROI DE LOPBURI

LE MONASTÈRE

Là où j'arrivais, le taux de microbes par unité de volume était sans concurrence. C'est comme une aura qui éclaire d'une mystérieuse lumière les bâtiments et les gens et qui impose silence et angoisses aux visiteurs.

Microbes, microbes... ils y sont tous, de la grippe à la tuberculose, du staphylocoque au tréponème pâle, et ces centaines d'autres germes à peine connus, puisqu'ils ne représentent un danger que pour les immunodéprimés, auxquels le lieu est consacré.

C'était initialement un monastère bouddhiste mais, par quelques aléas de son histoire, le monastère est devenu un mouvoir, un endroit où l'on jette les épaves vivantes, pourries déjà, dont plus personne ne veut. De monastique, il n'y a plus que le supérieur et quelques moines, pour la plupart séropositifs et plus ou moins valides, assignés aux offices des obsèques.

Le monastère ressemble maintenant à un village de vacances fait de maisonnettes centrées non sur un temple mais sur une grande pièce où l'on souffre et où l'on rend l'âme une à deux fois par jour en moyenne.

En général, en l'an 1996, lorsqu'on entre dans cette pièce, c'est pour mourir dans les jours qui suivent. Mais tout le monde n'a pas cette chance. Les maisonnettes sont donc là en guise de salle d'attente.

Pour les entrants, passer le seuil est déjà un risque. Ceux qui meurent le jour de leur arrivée, si ce n'est pour raisons psychologiques, meurent de l'air pourri de la salle, dans lequel la chair qui leur reste va se diluer comme du sel dans de l'eau.

Mais, j'insiste sur ce point : le choc psychologique peut suffire. Lorsque le malade arrive, il passe d'abord devant le stock de soixante-dix cercueils vides placés devant l'entrée, à gauche... Les cercueils en activité¹ sont à main droite. Ils attendent d'être transférés au crématoire (la camionnette passe deux fois par jour), puis on voit des ombres en train de mourir, puis... Vous comprendrez que dans ces cliquetis d'os, les malades sensibles...

J'ai donc vu quelques malades mourir non pas dans les heures qui suivaient leur arrivée mais dans les premières minutes ! Je me souviens de quelques-uns, dans leur chaise roulante, parlant encore vaguement, qui ont fait un arrêt cardiaque avant même d'atteindre ce qui aurait été leur lit.

¹ Merci à Louis Ferdinand Céline pour la formule.

La mort vient comme les vagues de la mer. Elle efface des corps comme ces châteaux de sable qui résistent un peu encore. Certains sont pris par surprise, d'autres l'attendaient depuis longtemps.

Il y a des semaines pendant lesquelles personne ne meurt, même pas ceux qui devraient mourir. Il y a eu des jours où ils sont sept, huit ou neuf à rendre l'âme.

C'est un mort un jour, deux le lendemain, quatre le jour suivant, puis quatre encore, puis deux, puis un, puis le calme quelques jours...

Cette semaine-là, le tiers de la salle nous a quittés, mais la salle compte plus de malades que le premier jour parce qu'ils n'arrêtent pas de venir pour mourir, aussi par vagues.

CHAMPAGNE

Mort douce, mort brutale, mort douloureuse, mort triste... et presque toujours, mort injuste. Mort d'avoir mal aimé, mort d'avoir fait confiance, mort d'ignorance ou, trop souvent, mort simplement pour avoir obéi au devoir conjugal. Tous morts d'une maladie de l'amour... Et pourtant ces malades meurent seuls. Un sur dix, pas plus, est accompagné par une mère, un frère, un conjoint...

Il y a plus d'hommes que de femmes qui viennent mourir parce que ce sont davantage les hommes que les femmes qui trahissent les liens conjugaux. Ils sont donc les premiers contaminés... Leurs épouses suivront. On les attend pour plus tard.

Ils sont jeunes : entre vingt-cinq et trente-cinq ans pour la toute grande majorité.

Les mises en bière vont vite. On lave le cadavre sommairement, on bouche tous ses trous avec beaucoup d'ouate, on lui met des habits propres, puis on le cale dans une caisse prise au hasard dans le stock. Dans la caisse, le mort a un petit oreiller neuf et un linceul en toile brute. Lorsqu'on ferme le cercueil, le cadavre est encore bien chaud de ses fièvres et autres douleurs.

Je me souviens de la question anxieuse d'une mère alors que je rentrais l'ouate dans son fils qui venait à peine de rendre son dernier souffle:

- Vous êtes sûr qu'il est bien mort?

J'allais un peu trop vite, oui, trop vite...

Une volontaire française m'appelle parce qu'un malade qu'elle aime bien tourne de l'œil. Plus grand chose à faire. Mais comme il souffrait encore, j'allais quand même remplir une seringue. Lorsque la Française a voulu tourner le corps du malade pour me permettre d'injecter le médicament, il ne l'a pas supporté et a tout simplement succombé du mouvement... Nous étions tous deux très mal à l'aise d'offrir ce spectacle affligeant aux autres alités attentifs. On a aussitôt commencé la mise en bière pour tourner la page au plus vite. La Française a demandé comme la maman de tout à l'heure :

- T'es bien sûr qu'il est mort au moins ?

Et moi, lamentable, de répondre :

- T'inquiète pas... S'il se réveille, il crachera le boulet d'ouate, ça fera *pop*, comme un bouchon de champagne, et celui d'en face...

On a été tous les deux pris d'un fou rire ridicule, obscène... Le rire a été coupé net lorsque nous nous sommes rendu compte qu'un journaliste japonais, caché un peu plus loin, filmait la scène ! Oui, nerveux, trop nerveux... malgré des mois d'expérience.

LE FRISSON EXISTENTIEL

A ce jour, j'ai suivi en direct le trépas de plusieurs centaines de personnes (environ deux mille cinq cents à la fin de 2003). Je n'ai plus peur du tout mais je ne m'y habitue pas. Les premières années, lorsqu'ils mouraient en ma présence, en général, je faisais moi-même la mise en bière. Maintenant je suis devenu moins généreux.

Cette bouche me parlait, gémissait, respirait il y a quelques secondes... et maintenant le bruit sec et métallique de ma pince contre ses dents lorsque je la fourre d'ouate... Ce cul, qu'il y a quelques secondes je ne pouvais dénuder qu'en cas de nécessité et en respectant

mille règles de pudeur pour ne pas blesser l'honneur de son propriétaire, voilà que lui aussi, sans protocole, je le bourre d'ouate pour l'empêcher de cracher dans la bière...

Le frisson existentiel... Les dieux se jouent des mortels... Quelques secondes seulement font la différence et pourtant tout l'univers pour l'un de nous a basculé dans la métaphysique. Le temps a des ressources puissantes !

DES ESCLAVES ET DES VOLONTAIRES

LES ESCLAVES

Au mouvoir, pas de médecin. Les médecins thaïlandais ? J'aurai l'occasion de vous parler de certains d'entre eux plus tard... La première fois que j'y débarque (1996), une infirmière (la seule qui sache quelques mots d'anglais) et quelques esclaves qui, pour ne pas mourir de faim, acceptent de faire les tâches ignobles. Que les Thaïlandais me pardonnent la violence du mot. Je dis *esclaves* parce que, lorsque l'utilisation de la pauvreté, du manque d'intelligence et de la faiblesse sociale des travailleurs est de ce type, pour nous Européens, seule la brutalité du mot *esclave* donne une idée de la réalité. Nous sommes plus sensibles que les Thaïs sur de tels sujets.

A cette époque, il y a tant à faire que l'on engage aussi quelques séropositifs valides des maisonnettes. Ils doivent accepter, sinon ils sont chassés du village et, comme ils sont de toute façon déjà incapables de se réintégrer dans la cité... Bien entendu, l'immunité de ces derniers est en rade depuis bien longtemps ; ils mourront donc dans les deux mois qui suivent leur embauche, par l'une ou l'autre saloperie contractée au contact des mourants.

Ce qui est plus étonnant c'est que, parfois, un séropositif valide et parfaitement conscient du danger choisit lui-même, en toute liberté, de travailler en salle.

Un de ceux-là m'a expliqué qu'il devait absolument se faire des mérites religieux, tant qu'il en était encore temps et que comme, de toute façon, il passerait à la casserole plutôt tôt que tard et que... Bref

une salade de bonnes raisons qui me prouvaient une fois de plus que fréquenter beaucoup la mort, le plus souvent, guérit des terreurs qu'elle suscite.

LES VOLONTAIRES

Le manque de bras est tel en salle (environ le dixième de ce qu'on aurait en Europe) qu'il y a des actes qu'on a tacitement décidé de ne jamais faire : pas de sonde gastrique, pas de prévention de la stase veineuse, pas de mise en quarantaine, pas de stérilisation de la vaisselle, etc.

Non, à cette époque vraiment personne sur place ne se serait donné le droit de refuser l'accès du mouroir aux volontaires qui, de toutes les paroisses d'Occident, cherchent à se croire utiles aux plus malheureux. Donc ils viennent, ils viennent de partout... surtout de l'Europe et surtout à la bonne saison (celle où l'on transpire moins). Certains poussent les portes du mouroir pour résoudre leurs propres problèmes narcissiques ou religieux, pour une ligne dans leur *curriculum vitae*, par curiosité, etc. Le "tourisme humanitaire" sévit ici aussi. Cette forme de distraction est devenue, pour les gens de chez nous, une mode et un besoin, comme le tourisme sexuel l'était devenu quelques années plus tôt.

Ce ne sont pas nous qui sommes détraqués, c'est notre société. Les organisations non gouvernementales, les *humanitaires* professionnelles sont moins naïves. « *Ce n'est pas assez clair du côté de la gestion de l'argent ni de la répartition du pouvoir* », disent-ils, comme pour s'excuser de ne pas prendre soin de ceux qui sont déjà en train de mourir.

La majorité des candidats volontaires ne connaissent pas la langue. Apprendre sur le tas ? Difficile. Ceux qui restent deux mois partent en ne connaissant qu'une quinzaine de mots, qu'ils prononcent incorrectement...

Presque tous nous surestimions nos forces et notre utilité potentielle. Quasi tous nous situions mal les difficultés du travail. Certains, nettement moins nombreux, sous-estimaient le côté repoussant du travail à fournir (odeurs, impuissance devant les douleurs, aspect particulièrement écœurant de certaines maladies de la peau, risques

professionnels, énorme *background* symbolique du spectacle de la mort).

En conséquence, beaucoup ne se donnent pas le temps d'être fonctionnels, trouvent vite quelques bonnes raisons pour expliquer pourquoi ce mouroir ne mérite pas nos services, reprennent appareils photos, sac à dos, missels et illusions, puis rentrent chez papa-maman. D'autres, qui ne craquent qu'à moitié, ne sont présents en salle que quelques heures par jour et certains refusent d'y faire le travail vraiment utile (entendez nettoyer les cacas et les vomis).

Comme la mort continue son œuvre sans tenir compte de ces états d'âme, tout s'organise au mouroir indépendamment de la présence ou de l'absence de ces bénévoles. Ce sont les esclaves qui prennent sur leurs épaules tant que ces derniers ne viennent pas spontanément les décharger.

Mais, osons le dire, il y a aussi quelques volontaires qui restent et se font précieux.

En général ils arrivent seuls et ils ne sont pas tout à fait normaux (homosexuels, artistes, richissimes, ratés, débauchés...). Je pense que pour s'installer sans salaire en pareil endroit il faut être un peu ou franchement fou !

Ils sont souvent d'un niveau d'autonomie élevé. C'est que notre mouroir, contrairement à celui de Calcutta par exemple, n'est ni chrétien ni connu des paroisses catholiques de chez nous (ces intarissables pourvoyeuses de volontaires). Ils ne viennent ni pour Dieu ni pour impressionner leur paroisse et sont prêts à être confrontés à la gratuité totale de leurs actes.

En gros, le travail est de même nature qu'à Calcutta. Je peux le dire puisque j'ai fréquenté les deux endroits.. Ils aident les travailleurs à laver les corps, masser, consoler, nourrir... Les meilleurs changent les couches, font les mises en bière ... Quelques-uns lavent les cacas qui coulent tout seuls très loin des couches, effacent les vomis, nettoient le sol, les vitres, les lits, les pannes...

UTILITÉ

Seul avec l'infirmière, parce que le contexte l'autorisait, je lui demande si ces passages des occidentaux lui plaisaient. Après avoir un peu réfléchi, elle me répond positivement. Elle voudrait même qu'il y en ait beaucoup plus.

- Pourquoi? On ne parle même pas le thaï!
- Parce que vous n'avez pas peur!

Et je découvre soudain que les Occidentaux de passage craignent beaucoup de choses peut-être, mais ne craignent pas d'attraper le sida. Ils approchent les malades d'une manière qui autorise un type de proximité différent dont ces malades ont soif aussi. Chaque semaine, des centaines de visiteurs nationaux passent; ils apportent de l'argent, parfois s'approchent des malades pour donner des fruits, dire quelques mots gentils... mais ils sont terrorisés et cela se voit.

Face au sida, la nation entière a été mise en état de terreur par une politique inadéquate de prévention. Le peuple qui vient faire des donations au mouvoir est aussi celui qui vient y jeter ses malades dès que les symptômes apparaissent. Donc, s'il est vrai qu'il n'y a parfois pas beaucoup à attendre des volontaires occidentaux, ce pas grand chose peut être irremplaçable.

Je prends acte de la leçon de l'infirmière et m'essaie donc à des utilités imprévues : je touche les malades, je les touche, je les retouche encore... Je les touche le plus souvent possible et à mains nues si possible depuis qu'une d'entre eux m'a dit :

- Vous osez me toucher vous, vous osez me toucher...
Oh...Docteur...

Puis elle a commencé à pleurer. D'autres ont pleuré pour la même raison, d'autres encore...

Il y en a eu un qui n'était qu'une épouvante, un paquet de plaies laissant l'os à nu en trois parties de son corps. Il attendait mon passage et me dit :

- Permettez-moi docteur... permettez-moi de vous toucher...

Il caressait alors mon avant-bras de sa paume droite encore intacte et ses yeux étaient humides, sa gorge serrée... Il n'osait jamais plus que quelques secondes...

Les travailleurs qui sont plongés dans ces réalités jusqu'au cou depuis des années n'osent pas ce que nous, les blancs, osons dès le premier jour.

Je sais, moi, que le psoriasis ou l'eczéma ne sont pas contagieux, je sais que la gale n'est pas très dangereuse, que l'herpès, même quand il prend une telle ampleur sur ces corps, n'est jamais pour nous que « bouton de fièvre ». Je sais que je n'ai rien à craindre des *Kaposi's*, de ces spectaculaires décollements de peaux dans certaines allergies généralisées (« *Steven Johnson* », « *Lyell* » ...) ou autres inquiétantes nécroses...

Pour ma part, la seule chose que je craignais c'était la tuberculose. J'évitais donc au maximum de travailler sans masque. Puis, finalement, j'ai retiré le masque pour la même raison que les gants. Et puis j'ai attrapé la tuberculose, bien sûr... Tout, sauf le sida, se soigne de toute façon. Et le sida? C'est le risque accepté. Mais nous savons que ce risque est très petit...

UN BONZE SUSPICIEUX

Un bonze gémit sur son lit de mort. Il ne m'aime pas. Je crois qu'il se méfie parce qu'il a compris que je suis un parfait incompetent. Mais il n'y a pas que cela. Il est de ceux qui, par instinct, se méfient des étrangers, comme la middle class. Je ne l'ai donc pas approché sinon pour le langer... Il a très mal depuis une semaine; le pancréas je crois (je n'avais pas de laboratoire d'analyse).

Je ne peux, de toute façon, rien faire pour lui. (A l'époque, la palette de médicaments mise à ma disposition était pauvre et inadéquate ; je venais d'arriver et l'on m'observait plutôt que de m'aider).

Voilà pourtant qu'il m'appelle. Je vais chercher une grosse poignée d'ouate. Je l'imbibe d'eau très chaude. Avec cette masse brûlante, je masse par mouvements circulaires ce peu de chair souffrante qui lui sert de ventre. Je masse ses tempes aussi. J'ose quelques mots simples :

- Calme-toi. Cesse de te battre. Calme ton corps...

Sa douleur se tait progressivement.

- Calme-toi. Cesse de te battre. Laisse aller ton corps...

Sa respiration a changé de rythme. Il a encore essayé de dire un *thank you* dans ce qu'il pensait être ma langue et il s'est éteint dans mes bras, environ quinze minutes plus tard, sous le regard stupéfait d'un Américain qui venait d'arriver comme volontaire et qui, comme tout le monde, pensait qu'il mourrait quelques jours plus tard.

- Calme-toi. Cesse de te battre...

J'apprenais les étranges pouvoirs de la compassion.

DOCTEUR? HÉLAS...

PAPOUASIE

Donc, en bon blanc-bec naïf, j'arrivais au mouroir pour offrir du *software*; dans mes bagages, ni argent, ni médicaments, ni matériel, ni salaires pour d'éventuels assistants... rien qu'une photocopie de mes diplômes.

Là est la cause de mon malheur. Dès le premier jour mon statut au mouroir sera d'emblée un peu différent de celui des autres Occidentaux. Volontaire oui, touriste oui, mais avec quelques devoirs déontologiques ...

Par nature, j'allais être condamné à jouer là un rôle qui ne me plaisait pas.

Il m'apparut vite que ma fonction au mouroir serait, d'une part, d'aider les malades à mourir plus confortablement et, d'autre part, de repérer parmi les mourants ceux qui souffrent d'une maladie curable et qui pourraient donc, au prix de médicaments, gagner quelques mois -voire quelques années- de vie confortable.

Dans mon premier rôle, toute action était utile: médicaments symptomatiques, conversations de circonstance, toilettes, couches, massages...

Dans mon deuxième rôle, je me trompais souvent. Si ma victime ne mourait pas directement de mes mauvais choix, elle finissait par succomber des suites d'une agonie plus longue qu'elle ne l'aurait été sans moi.

Il y avait, hélas, pour m'excuser de ces cruautés, quelques éclatantes victoires ; j'ai pu, rarement, rendre des mois et des années de vie à quelques malheureux. De beaux mois et de belles années de ce temps qu'on savoure davantage lorsque l'on sait qu'il sera court...

Je n'avais bien sûr que le pouvoir que l'on me donnait. Je connaissais suffisamment la culture thaïe pour savoir que je n'avais surtout pas à en demander.

On m'avait d'ailleurs enseigné un truc pour savoir ne pas abuser de mes hôtes en Thaïlande : m'imaginer dans la peau d'un médecin papou arrivant pour offrir ses services gratuitement dans un hospice de ...Berlin par exemple. Hum ! Pas nécessairement évident. Et les Thaïs ont plus que les Allemands le droit d'être fiers de leur identité ! Je devais, pour gagner des marges de manœuvres, gagner les cœurs.

Au début, on m'observe avec sympathie sans plus. Pour dormir, on me trouve un lit dans la piaule d'un moine séropositif valide dont la chair plaît aux gros moustiques qui sévissent par là ; chaque fois que j'en écrase un sur ma peau, il y a une grosse tache du sang de je ne sais pas qui...

On me présentait quelques médicaments. Au bout de quelques jours, on m'en présentait d'autres. La liste n'a pas arrêté de croître ; c'était bon signe... Mais jamais de morphine bien entendu ! Sept ans plus tard je n'ai toujours pas de morphine pour soigner mes malades. J'ai pourtant plus de cinq cent morts par an !

J'injectais donc de plus en plus de produits, aussi bien pour des besoins palliatifs que curatifs. Je prenais sur moi certains risques que je pensais être seul à pouvoir évaluer raisonnablement : l'acharnement inutile, l'allergie, l'erreur diagnostique et, surtout, les mauvaises coïncidences.

J'ai dû vite me rendre compte que je n'étais pas à la hauteur de la charge.

Mes malades souffraient de maladies toutes plus incroyables les unes que les autres. La plupart de ces maladies je ne les avais jamais vues. Certaines étaient d'ailleurs de très rares maladies avec des noms bizarres tel que «Progressive Multifocale Leukoencephalitis» ou «Vacuolar myeloneuropathy», «Inflammatory Demyelinating polyneuropathy»... Au début j'embrouillais les cartes bien sûr. Il y avait même des maladies inconnues ; j'ai ainsi répertorié quelques syndromes auxquels j'inventais des noms puisque la littérature médicale semblait les ignorer. Le «Moult Syndrome» (à bien distinguer du «Lyell Syndrome» ou du «Superficial Staphylococcal Scalded Skin Syndrome»), le «Spastic Tongue Syndrome», le «Black Syndrome», le terrible «Cochonoma Vaginalis » avec son époux le «Cochonoma Penis » et autres fantaisies plus ou moins redoutables dont on ne parle nulle part...

CORPS MEDICAL

Cette riche palette de symptômes fut d'ailleurs à l'origine d'une de mes premières surprises à l'égard du corps médical thaïlandais. En Europe et aux États-Unis, n'importe quelle université se serait empressée de récupérer ces cas intéressants pour les étudier et en tirer quelques publications retentissantes dans le monde de la science. Mais en Thaïlande rien de cela. En bons moutons, les chercheurs des prestigieuses « Chulalongkong », « Sirirath » et autres universités, plutôt que d'étudier cette concentration -probablement unique dans le monde développé- de cas rares préfèrent compléter les études de l'Occident sur les traitements antiviraux.

Pas mal de nos patients venaient de grosses unités hospitalières provinciales voire d'hôpitaux universitaires... Habituellement pas de lettre accompagnante bien sûr. Au mieux un mot laconique :

- Symptomatic HIV-positive patient with pulmonary tuberculosis.
Best regards. Dr X.

...et c'était à nous de comprendre pourquoi le malade était paralysé des deux jambes ; ne voyait plus que d'un œil et était incontinent des

deux sphincters ! Pour m'aider, ni rayons, ni labo, ni spécialiste... Le flair, l'oreille, le toucher, l'intuition l'expérience...

Au début je paniquais.

Donc je décidais de renvoyer des malades vers l'hôpital le plus proche.

Ah j'étais bien naïf encore ! Le coup du transfert, l'hôpital le plus proche avait déjà appris la parade ! Ce n'était pas la première fois qu'on leur faisait cette farce-là ! On me renvoyait donc aussitôt le malade avec un sachet de paracétamol... et sans lettre d'explication pour que j'entende bien que jusqu'à nouvel ordre un touriste n'avait pas à mettre son nez dans les affaires intérieures thaïlandaises.

Je pensais alors qu'un jeune malade accompagné par sa mère aurait peut-être plus de chance. Je les envoyais tous les deux en suppliant la mère d'intercéder pour le fils avec l'aide de ma lettre... Ils étaient tout deux de retour le matin même. La mère m'a expliqué en pleurant qu'à l'hôpital, ils n'avaient pas examiné le fils ni lu ma lettre mais qu'ils lui avaient simplement demandé de s'asseoir sur sa civière - ce qu'il n'arrivait pas à faire (ce qui à mes yeux est vraisemblable puisqu'il commençait une péritonite...)

- Ah je vois...

a dit le docteur de l'hôpital en remplissant un sachet avec quelques autres comprimés de paracétamol. Puis il ajoute :

...deux comprimés trois fois par jour. Vous pouvez retourner à l'hospice.

Je prenais tout sur moi en pensant au médecin papou à Berlin.

Je me disais qu'un jour peut-être, ils passeraient au mouroir pour prendre ma place et que ce serait la meilleure issue pour tout le monde. Après tout je n'aimais pas ce travail et ne me voyais pas vraiment faire ma vie dans ce mouroir !

Sept ans après ils ne sont toujours pas venus prendre ma place.

J'avais sous-évalué le problème.

Il n'y avait pas que moi pour leur déplaire: l'hôpital le plus proche n'acceptait pas l'idée que ce soit lui qui ait à assumer la charge

médicale de ce que les autres hôpitaux refusaient de faire. Par ailleurs, les financements de frais sont provinciaux, or les malades arrivaient de tous les coins de la Thaïlande !

L'essentiel n'était pourtant pas là.

Les médecins thaïlandais sont de très bons médecins, mais ils supportent très mal l'échec et perdent vite la face. En général ils sont purement et simplement incapables de reconnaître publiquement qu'ils ne savent pas. Ils n'aiment donc pas les surprises cliniques. Or avec le sida terminal... c'est plutôt monnaie courante !

Je pourrais faire un album des lettres de transfert. Jamais, je dis bien « jamais », je n'ai pu lire qu'ils ne savaient pas... qu'ils avaient fait des tentatives infructueuses de traitement dans tel ou tel sens... Ou plus simplement, qu'ils n'avaient pas une grande expérience avec ce genre de patients...

Un malade étouffe depuis 15 jours, il est tout bleu... L'hôpital de Bangkok où on l'a soigné ne daigne pas nous faire savoir qu'ils ont déjà essayé sans succès un traitement contre la pneumocystose... Dans la lettre de transfert on parle seulement de tuberculose et de sida... Comme le malade est toujours tout bleu, toujours aussi suffoquant et que de surcroît il est encore bel et bien vivant, je vais donc devoir relever un défi... Voyons voir... Oui, sans radio, avec une telle auscultation et de tels crachats, il faut commencer par traiter comme une pneumocystose ! Et bien sûr, le patient va de mal en pis. Quatre jours perdus pour savoir ce qu'ils ne m'ont pas dit. Quatre jours que j'aurais pu consacrer directement à un autre défi. Quatre jours qui coûteront peut-être la vie au malade !

C'est quasi toujours la même chose, pour les maux de tête, les ganglions disséminés, les rashes, les paralysies naissantes, et j'en passe...

Pour les trois quart des patients, c'est plus simple encore : pas de lettre accompagnante !

Je ne voudrais pourtant pas faire croire qu'il en est toujours ainsi en Thaïlande. Il y a des hôpitaux qui s'endettent considérablement pour

leurs patients sidéens. Il y a des médecins héros qui font des miracles de bric et de broc, et préfèrent s'humilier à essayer de traiter que d'abandonner un malade ou le jeter au Wat PhraBathNamPhu.

En fait il y a en Thaïlande deux types de médecins : d'une part ceux de l'intelligentsia et de la *high class* (dont je reparlerai plus loin)... et d'autre part ceux de la *middle class* qui à ce titre se soucient toujours de ne pas perdre la face ont aussi... eh bien oui ! Osons le dire !
PEUR du sida !

Parfois ils cohabitent dans le même hôpital, (c'est le cas de l'hôpital le plus proche)... C'est alors une partie de loto pour le malade qui va demander des soins.

Une fois, il se fait humilier par le médecin qui ajoute avec une détestable ironie :

- Allez donc plutôt voir cet excellent docteur étranger dont vous me dites tant de bien et qui est juste bon à vous envoyer ici!...

...et la fois suivante, au même hôpital mais devant un autre médecin, il reçoit un regard compatissant et un véritable examen ! Vous imaginerez aisément le type d'anxiété que doit vivre un malade lorsque je lui dis qu'il doit aller à l'hôpital pour l'une ou l'autre raison... Car je les envoie encore régulièrement, bien sûr ! On en est plus où on en était en 1996. Et puisque je m'y retrouve mieux maintenant dans toutes ces rares maladies, je les envoie avec des requêtes tout de même un peu moins stupides qu'autrefois. Je n'envoie plus les cas désespérés sauf en cas de requête du malade... Je n'envoie plus des malades de 20 kilos pour se faire opérer ni les paralysés qui encombrant notre salle...

POURQUOI RESTER ICI?

Au fond je me demande comment je survis encore dans cet hospice :
- Les médecins ne m'aiment pas et ne daignent même pas répondre à mes lettres qui ne concernent pourtant que les patients.

- Les malades m'aiment mais ne me respectent pas autant que mes collègues thaïs puisque, moi, sans labo ni rayons, j'accepte le risque de faire des erreurs médicales.
- Je ne suis pas payé.
- En tant que touriste je n'ai qu'un visa de touriste et dois donc quitter le sol du pays à mes frais une fois tous les trois mois.
- Je me compromets aux yeux de certains qui pensent que le supérieur est un magouilleur de haut vol et qui pensent que je suis dans les combines.
- Je fous ma santé en l'air.
- Etc., etc.

Autre anecdote révélatrice:

Un mourant alité depuis longtemps (mais pas encore entré en agonie) souffrait de douleurs articulaires. Ce petit veinard avait sa maman à son chevet (ce qui est rare, je l'ai déjà dit). A la demande du malade et de sa mère, j'ai injecté un anti-inflammatoire vers vingt-deux heures, pour qu'il passe une nuit confortable.

Le garçon est mort à six heures du matin.

Chaque matin, je commençais donc ma journée en soulevant les couvercles des cercueils pour savoir qui était mort en mon absence). Cette mort-là m'étonnait ; je ne l'avais pas prévue avant une semaine.

Je n'avais pas encore refermé la bière que je vois l'infirmière courir vers moi. Elle m'explique que la mère du mort crie à quiconque veut l'entendre que c'est moi qui ai tué son fils par l'injection d'hier soir! L'infirmière veut surtout que je ne sois pas blessé par les cris de cette folle et elle me certifie qu'elle et toutes les esclaves ne font qu'un avec ma cause pour casser ce mensonge et dénoncer une pareille stupidité. Mon injection n'avait, de fait, aucun lien possible avec cette mort.

La mère est arrivée et le ton des voix a monté, quelques esclaves sont intervenus... La maman contre tous, sauf moi. Je restais silencieux. Je pensais à ce que je ferais peut-être si mon fils ou ma fille devait mourir.

Si je n'avais rien fait, la mère aurait attribué cette mort au manque de soins.

C'est ça le terrain ! C'est pire encore. J'évaluais un peu mieux le risque d'être seul médecin à bord.

J'ai aimé cette violence de l'infirmière et des esclaves pour me défendre. L'infirmière y avait même mis beaucoup plus de ferveur que ce que la culture locale autorise. J'ai compris ce jour-là qu'elle tenait à moi et je commençais à comprendre pourquoi.

L'infirmière et son aide infirmière étaient les deux seules personnes avec moi à avoir l'autorisation d'injecter des médicaments. Sans l'ordre d'un médecin, elles y avaient renoncé toutes les deux, à cause du risque dont l'incident cité n'est qu'un pâle reflet (j'aurai plus tard à assumer, sous le regard de trente-cinq mourants, la mort d'un patient sous l'aiguille).

Qu'on puisse attribuer une mort à une injection (qu'elle soit ou non responsable de ce décès) est un risque majeur sur l'échiquier psychologique d'un mouiroir où, évidemment, ceux qui désirent en finir au plus vite sont rares. La promiscuité des malades est telle qu'un pareil soupçon plonge le peuple des mourants dans une méfiance qui peut durer des semaines.

- Quoi ? Les seuls qui peuvent encore nous aider à survivre pourraient aussi nous tuer par maladresse ?

Lorsqu'on baigne dans une atmosphère d'apocalypse, où chacun a une chance sur trois de mourir dans la semaine, ces accidents ne peuvent être digérés par la communauté que sous des conditions difficiles à réunir.

Par ma prise de responsabilité, l'infirmière et son aide étaient ainsi soulagées d'une culpabilité inavouable : elles savaient, bien sûr, que parfois, souvent, un challenge médical de dernière extrémité mérite, par simple humanité, qu'on ne prenne pas en compte le risque d'un choc anaphylactique ! Elles savaient que ne pas injecter un antibiotique à un malade encore solide mais incapable d'avaler des pilules pour l'une ou l'autre raison, c'était parfois le condamner à mort à très court terme. Elles avaient donc bien raison de me défendre, de me protéger !

En 1997, cette poudrière psychologique est vraiment un cas d'école. On n'est pas ici dans un service de soins palliatifs où des douleurs de toutes sortes se cachent derrière les flacons de morphine et où un personnel nombreux, qualifié et reposé encadrerait des mourants bien isolés les uns des autres. Chez nous, chaque agonisant observe tous les autres souffrir et mourir. J'ai connu un malade qui a vu périr successivement six voisins directs de lit en cinq jours, avant de partir lui-même.

Comment décrire mieux cette poudrière ?

Une famille vient jeter un malade laid et effrayant (sur ce plan, certains sidéens atteints de troubles de la peau sont les champions toutes catégories !). Il souffrait d'une espèce de psoriasis généralisé pas vraiment rare chez les séropositifs. Mais, chez ce patient-ci, il y avait en plus une surinfection bactérienne spectaculaire. Notre pauvre malade était tellement gonflé que la peau, sur le ventre surtout, éclatait en longues crevasses. Pour moi le diagnostic était simple et le traitement accessible...

Mais pour tous les autres, malades et travailleurs, l'homme allait mourir dans les heures suivantes.

De très hautes doses de corticostéroïdes et d'antibiotiques par injection eurent très vite raison de son mal sous les regards stupéfaits de la salle. (Très bon pour mon image de marque, ce genre d'anecdote ! Dommage qu'ils meurent tous sans pouvoir assurer la pérennité d'une réputation...)

En même temps que ce malade, on avait hospitalisé un bonze pas malin qui souffrait, lui, entre mille autres petits maux, d'une douleur tenace à l'estomac ; probablement une ulcération consécutive à l'absorption absurde, excessive et mélangée d'antalgiques, d'anti-inflammatoires et autres médicaments qu'il avait pu se procurer par Dieu sait quels moyens. Un autre moine encore moins malin venait lui rendre visite et lui apporter d'autres pilules, en contradiction absolue avec toute logique médicale.

Le bonze alité me réclamait d'autres médicaments encore. Je lui fis donc savoir que je refusais de le traiter tant qu'il ne renonçait pas à toute automédication...

Le surlendemain, il n'avait toujours pas renoncé à ses mille comprimés, gélules, cachets, poudres et autres sirops. Je ne pouvais rien faire ; un bonze en Thaïlande, surtout dans le cadre d'un monastère, est seul maître à bord.

Deng, une de nos meilleures travailleuses qui avait parfaitement compris ce qui se passait, sans m'en avertir, a pris sur elle de confisquer tous les médicaments du malade. Il n'avait de toute façon plus la force de se fâcher.

Par contre, l'autre bonze, son ami qui venait régulièrement lui rendre visite, a fait une crise de colère lorsqu'il s'est rendu compte que celui qui était tenu pour mort était comme ressuscité et que son confrère non seulement allait de mal en pis mais, en plus, n'avait plus ses pilules.

Il parlait tellement vite que je ne comprenais rien. Je le soupçonnais seulement de parler beaucoup et pas gentiment de moi.

Je croyais qu'il me reprochait de ne pas examiner son ami. Pensant que, peut-être, le malade souffrait d'un nouveau symptôme grave, j'allais quand même le voir pour en avoir le cœur net.

Non, rien de neuf. Et l'autre enfroqué qui continuait de crier en patois, derrière moi, à portée d'oreille des autres malades . Je décide simplement de m'isoler dans le bureau, en attendant qu'il sorte ou se calme. Une travailleuse me rejoint pour m'expliquer dans une langue plus simple les nuances de ce que le bonze continue de crier de l'autre côté de la porte : Selon ce moine, j'avais volé les médicaments de son compère et ami, pour les donner au ressuscité que tous avaient tenu pour mort dans les vingt-quatre heures.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Les timides sont ainsi structurés que, lorsqu'un seuil est franchi, ils deviennent terribles, féroces, impitoyables... J'ouvre la porte brutalement et empoigne le moine toujours en train de crier. Je le bouscule, crie très haut son imbécillité, sa méchanceté, son ingratitude et son ignorance, dans une langue imparable que je ne me pensais pas capable d'utiliser. Je le saisis à nouveau, tandis qu'une travailleuse tente de me retenir par la ceinture. Lui, petit de taille, a peur d'être mangé tout cru, comprend qu'il s'est trompé, bave quelques excuses . Je ne le mange pas, je me contente de le jeter un peu plus loin...

Dans le mouiroir, le silence est parfait. Je crois que même les tuberculeux qui crachaient leurs derniers morceaux de poumon oubliaient de respirer.

Le scandale absolu... J'avais commis le sacrilège des sacrilèges : bousculer un bonze. En langage occidental, cela revient à piétiner une hostie consacrée, au Vatican, devant le Pape. Je suis sorti de la salle pour me calmer et méditer sur la Papouasie et Berlin...

Tout le monde avait très bien compris que le moine était en tort, mais bousculer un moine!

J'ai craint que le supérieur ne décide d'en finir là avec ce toubib impossible à cerner.

LE PAL

CAUCHEMARS

Après environ trois semaines de présence au mouiroir, je m'habituais à m'étonner toujours. Pourtant, au fond de mes neurones, quelque chose craquait. Pour la première fois de ma vie, malgré ma fatigue, je n'aimais pas les nuits. Des cauchemars me réveillaient et m'obsédaient ensuite pendant plusieurs jours. Il y était question d'exécutions capitales où l'on m'obligeait d'être bourreau. Comme mon cœur était systématiquement du côté des condamnés, je cherchais en les tuant à les faire souffrir le moins possible. Je savais d'ailleurs que mon tour allait venir et que je mourrais moi aussi selon les protocoles que j'aurais moi-même ritualisés...

(...) On range les prisonniers au chalumeau. Moi, je règle la longueur de la flamme, aux ordres d'un tyran que je ne connais pas. Les prisonniers se rangent sans gémir. Puis, l'un des prisonniers est monté sur une estrade devant les autres. Un nœud coulant tombe du ciel. Le prisonnier tente de le faire glisser jusqu'au niveau de son thorax mais un bourreau réajuste le nœud autour de son cou.

Puis, un pieu immense venu de je ne sais pas où, comme un clou avec lequel on crucifie, déchire le thorax du malheureux. Une pulsation de sang éclabousse tout au rythme d'un cœur qui ne veut pas mourir. (...)

Je me réveille avec un sentiment de culpabilité : je n'avais pas cherché à tuer le tyran. Un sentiment d'impuissance aussi...

Les cauchemars autrefois étaient rarissimes. Ils devenaient presque quotidiens. Au début, je ne les ai pas pris au sérieux, les attribuant à mon manque d'habitude en ce nouvel univers de travail. J'ai continué à me laver dans la mort des autres, estimant que je finirais bien par m'y adapter mentalement. Puis j'ai fini par comprendre ma fragilité psychologique.

Je m'isole trois jours à Bangkok pour y réfléchir.

Le mouroir me manque. Est-ce possible ? Oui. Je pense à ses habitants avec passion, avec émotion. Ma sensibilité s'est terriblement exacerbée en quelques semaines. Je me sens enfin gentil. Je me sens enfin adulte... et plein de pouvoirs étranges.

Mon avenir à court et moyen terme en tout cas, c'est le mouroir. Dans deux ans, je referai un bilan.

En ville, la pièce dans laquelle je dors n'a pas de fenêtre. C'est une sordide chambre bon marché. La piaule a une porte qui donne sur le couloir et une porte qui donne sur la salle d'eau. Je me couche assez tôt parce que je suis épuisé. Je m'endors vite et rêve mal :

...Ma chambre devient comme une cage dont les barreaux côtoient le lit. Une dizaine d'ombres sortent du noir et s'approchent des barreaux. Trois d'entre elles essayent de me toucher. Je suis littéralement pétrifié de terreur. Je n'arrive même pas à crier, alors que tout mon corps me le demande.

Les ombres se dirigent finalement vers la salle d'eau, alors que ma raison me dit que je rêve, que la piaule n'est pas une cage, ne peut pas être une cage... Ces ombres doivent donc être des personnes présentes dans ma chambre. Je pense être parfaitement éveillé, lorsque je crois percevoir encore des silhouettes sombres par la porte entre ouverte de la salle d'eau...

Je retrouve soudainement ma mobilité et saute de mon lit vers l'interrupteur, pour vérifier s'il n'y a pas simplement des voleurs entrés pendant mon sommeil, comme cela c'était déjà passé une fois ailleurs,

il y a quelques années. Non ! Personne. Je me recouche, très perturbé.

...Je reçois comme une certitude : ces ombres étaient celles de ceux-là même que j'avais accompagnés «en direct » pour le grand saut hors de la vie... Même nombre : dix-neuf. L'ombre qui avait failli me toucher à travers les barreaux de la cage était, de toute évidence, celle de ce bonze qui m'avait dit «*thank you*» » avant de s'éteindre.

Et voilà qu'il me demande maintenant ce que je désire comme cadeau. Je suis désemparé par la question et je réponds : « *Je désire mieux parler votre langue et être moins timide* ».

Ce rêve dans lequel se mêlent aussi quelques moments de conscience et même quelques gestes réels (j'ai réellement allumé la lumière !) est bel et bien sans précédent comparable dans ma vie. Il est plus proche de l'hallucination que du songe. Et s'il n'y avait la pudeur et la raison, je dirais bien que, pour la première fois, j'ai rencontré des esprits et que je désire les revoir (la prochaine fois, je n'aurai plus peur!).

(...) On exige que j'empale un condamné. Je l'empale de telle sorte qu'il meure vite en veillant à ce que le pieu déchire l'aorte. Je montre bien aux spectateurs comment j'opère car je sais déjà que, le lendemain, ce seront eux qui m'empaleront... et eux, ils laissent souffrir très longtemps, pas par méchanceté, mais par indifférence et par manque de compétence. Je l'ai vu pour d'autres mises à mort. Bientôt, l'heure de ma propre exécution. Je les entends venir. Sur l'échafaud où je monte, il y a encore un supplicié qui gémit d'avoir été mal mis à mort.

Je devenais malade... mentalement malade...

FOLIE

L'encéphalite, la démence... une réalité quotidienne dans la salle, presque aussi troublantes que la mort elle-même. Ces derniers temps, elles rodent beaucoup parmi les malades. Que c'est étrange, que c'est inquiétant aussi, ce cerveau qui, en quelques minutes, déconnecte totalement de la raison sans déconnecter des sens. Celui avec qui j'avais pris l'habitude d'échanger des clins d'œil de connivence et des blagues de salle d'attente, le voilà qui ne me reconnaît plus. Il lance

son verre d'eau à travers la salle, se met nu debout sur son lit et crie n'importe quoi... Le lendemain, je me rapproche de lui, inquiet... il est raisonnable, il écoute, il répond.

On m'appelle en urgence (je logeais encore à l'hospice à cette époque) parce qu'il est de nouveau tout agité. On ne sait plus comment le maintenir dans son lit pour qu'il laisse les autres mourants tranquilles... On s'apprête à l'attacher.

Il est petit ; je le plaque sur son matelas, la main contre son front et je lui dis dans sa langue :

- Kanit, qu'est-ce qui te prend ?

Il me répond calmement :

- Je ne sais pas !

Il redevient raisonnable. Il accepte qu'on le rhabille.

La démence est tellement proche de la raison ; qui l'observe et l'analyse perd pied : ce qui fait la différence entre l'être raisonnable et le fou, est-ce de la quantité ou de la qualité ?

Certaines formes d'encéphalites provoquent la désinhibition. Quelques malades deviennent alors vulgaires. Mais d'autres restent polis jusqu'au dernier jour. D'autres malades ont des symptômes plus rares qui ne font que confirmer la complexité du cerveau.

Voilà qu'un fou détecte des symptômes de confusion chez un autre patient et m'en fait rapport...

A celui-ci, on lance une question sur laquelle sa pensée se réfléchit... et le voilà qui répond un mot qu'il répète cinquante fois, avant de se taire.

A cet autre qui semble bien fou, je reconnais encore quelque lucidité ; il se rappelle les noms de ceux qu'il voit par exemple. Lorsqu'il me voit, il ne me parle plus en thaïlandais mais en anglais... un anglais pauvre mais un anglais qu'il n'avait jamais pu parler autrefois !

(A ce propos, il faut mentionner ici que beaucoup des Thaïs ont une bonne connaissance technique de l'anglais... mais ils n'en font que rarement usage hors de la classe).

Ce malade-là gesticule entre ses entraves en hurlant n'importe quoi. Mais lorsque j'arrive, il fait une remarque rosse, parce que pertinente, sur ma montre :

- Bon marché ! Jouet d'enfant, plutôt que vraie montre, que vous portez là !

Puis il ajoute, comme pour me consoler :

- Mais votre chemise est belle !

LA LOI

L'Aigle Noir était déjà dans le mouroir lorsque j'y suis arrivé la première fois. On l'avait surnommé ainsi à cause d'un tatouage. Avec quelques médicaments de base, l'Aigle Noir a pu sortir quelques fois de la salle pour être caressé par le vent, pour regarder la couleur des montagnes et celle de l'ombre des arbres, pour respirer une fois encore l'odeur des choses. Il me souriait à pleines dents, il riait presque de joie. Il croyait, oui, il croyait qu'il sortirait vivant du mouroir pour quelques mois encore. Il cherchait déjà à ce qu'on lui réserve une place dans une maisonnette vide, parce qu'il était sûr que, dans une ou deux semaines, il n'aurait même plus besoin de ses béquilles pour marcher...

L'Aigle Noir a replongé.

Maintenant, il n'est plus qu'un peu de peau sur des os. Depuis une dizaine de jours, puant comme une charogne vivante, il me demande que je l'achève.

Que je suis une chose lâche ; seul avec lui, j'aurais accepté de prendre quelques risques pour réduire ses souffrances. Hélas, j'ai une bonne excuse pour me justifier : Je dois aussi tenir compte de tous les autres

malades qui me regardent et attendent de moi rien de moins que la guérison.

Le niveau intellectuel moyen est faible...

J'ai une autre excuse ; je travaille illégalement parce que personne n'a jugé opportun de changer mon statut de touriste. Officiellement je n'ai pas plus le droit de faire une injection que de prescrire un antibiotique... Et c'est une des raisons valables pour laquelle je ne dispose pas de morphine pour soulager mes malades.

Tout le monde sait que je fais ce que les médecins thaïlandais refusent de faire. La presse a régulièrement fait allusion à mon travail. J'ai publié un article à ce propos dans le *Bangkok Post* et dans la version siamoise du *Reader's Digest*. Mon site web qui ne parle que de cela a maintenant une très grande audience internationale (plus d'un million de pages consultées par an). Je suis devenu une poubelle bien connue dans le réseau sida thaïlandais.

J'ai bien sûr essayé plusieurs fois de régulariser ma situation mais personne ne semblait vouloir m'aider. En fin de compte, j'ai cru comprendre qu'il valait mieux soit d'accepter mon illégalité, soit de laisser les malades à leur sort. J'ai choisit l'illégalité... Je suppose que cet état de fait arrange tout le monde ; le mouvoir autant que les ministères me tiennent en laisse. On peut ainsi me virer instantanément

J'accepte de bon cœur cet état de fait, me rendant bien compte qu'à Berlin c'est encore bien pire pour le médecin Papou. Je suis même heureux que la Thaïlande sache comment se protéger des influences extérieures... Au jeu des influences ils ont bien plus à perdre que les Allemands ! Puisse la Thaïlande garder longtemps cette relation subtile avec ses lois. Puisse ce pays garder le sens du compromis! Bienheureux pays qui sait encore faire la différence entre la loi et l'esprit de la loi ! Le secret de la liberté de ce pays tient aussi a cela : les Thaïs, contrairement aux Occidentaux ne confondent pas encore la gentillesse illicite et le crime.

Dans notre profession il est tellement commun de commettre un acte généreux qui puisse être interprété comme un crime...

Un ancien sportif professionnel de vingt-cinq ans est entré au mouvoir sans symptôme spectaculaire, mais sans avoir la force de se porter. Ce matin, à huit heures quinze, deux de ses amis m'appellent à son chevet parce qu'il est inconscient et respire d'une manière inquiétante. Je constate qu'effectivement, il est entré en agonie, contre toutes mes attentes.

Plutôt que de ne rien faire, je décide de lui injecter un corticostéroïde. Absurde bien sûr ! Mais il est encore musclé... et ses amis me demandent de tout faire. Lorsque je le pique, devant ceux qui m'avaient fait venir, je remarque un très léger réflexe de douleur. Je veux aller jeter la seringue... mais quelqu'un crie ;

- Il ne respire plus ! Il s'arrête de respirer !

Consterné, je fais même un massage cardiaque qui le relance quelques secondes. Il meurt. Je fais moi-même la mise en bière, devant tous, dans un état second. Pour la dynamique relationnelle du mouvoir, je viens de vivre la plus difficile expérience, celle que j'appréhende depuis toujours : la mort sous l'aiguille.

Aucune faute, puisque mon attitude fut plutôt courageuse que suspecte. Le drame ici était d'un autre ordre. J'ai peur de cette rumeur d'erreur médicale qui circule déjà et circulera surtout dans le milieu des patients valides. Elle me collera longtemps à la peau probablement et pas moyen de leur expliquer ce qu'ils ne sauraient pas comprendre.

La réaction des témoins valides est belle. Ils n'ont rien compris et pensent que j'ai tué « par maladresse » mais...

- Il ne faut pas être triste, nous savons que vous faites tout votre possible !

- Il faut continuer de travailler, les malades ont besoin de vos soins !...

Les mourants d'à côté, eux, se taisent...

Je sais bien que, dans le milieu des séropositifs valides des maisonnettes, l'essentiel ne se dira pas devant moi, peut-être même qu'il ne se dira pas du tout; il se pensera dans l'angoisse.

CHRONIQUES BANALES

ISARA

Il s'appelle Isara veut dire *libre*. Il n'a jamais connu ses parents. Le bébé avait été abandonné peu après sa naissance devant un orphelinat. Il mourra probablement dans quelques semaines du sida, à l'âge de vingt-deux ans. Il ne se plaint pas. Il est intelligent. Il est serviable. Isara m'offre une chemise. Lorsque je la revêts, j'aime les nombreux compliments dits à voix très haute par l'infirmière, les esclaves et les autres malades pour qu'Isara entende.

Isara est tombé éperdument amoureux de la plus belle des séropositives valides de l'hospice. Isara est devenu complètement fou. Plus rien ne le console, parce que la fille ne veut pas de lui. On doit l'hospitaliser. Isara se recroqueville contre un mur, les yeux ouverts mais hagards. Isara régresse ; il use tout ce qui lui reste d'énergie et de stratégie pour essayer qu'on le renvoie dans l'orphelinat de son enfance.

Isara est faible mais valide et pourrait vivre sans assistance hors du mouroir. Mais, pour être accepté dans l'une de ces maisonnettes, il y a, entre autres conditions, l'obligation d'être présent à la prière et à la méditation vespérale . Cet office a lieu dans une pièce haute. Pour y accéder, il faut grimper deux rampes d'escaliers très raides qu'Isara n'est plus capable d'affronter. Isara restera donc dans le mouroir où il contractera probablement, dans quelques jours ou aujourd'hui, l'une ou l'autre des maladies graves de ses voisins de lit. Il en mourra. Les marches qui mènent à la statue de Bouddha prennent la signification tragique, mais en sens inverse, des marches d'un échafaud.

Isara est mort trois semaines plus tard.

LES CHIENS ABOIENT

Il y eut un concours de circonstances malheureuses. Le mouroir était plein, les lits se touchaient. Ce patient-là a donc dû dormir dehors la première nuit. Je ne l'avais ni remarqué ni examiné. Puis, dès qu'il y eut un mort, on l'a fait entrer mais son dossier ne l'a pas suivi.

Comme ce malade ne semblait pas devoir recevoir des soins urgents,

qu'il me répondait impoliment lorsque je l'interrogeais, et que, par ailleurs, j'étais débordé de travail, je ne l'ai examiné que sommairement et j'ai reporté au lendemain une analyse plus attentive de son mal, le temps d'obtenir son dossier. (Il était déjà tard et l'accès aux dossiers des patients externes était impossible).

Le lendemain, pris par le plus urgent, je ne me suis intéressé à lui que vers seize heures trente. Pas plus de symptômes réclamant des soins urgents, pas de douleur. Le dossier n'étant toujours pas entré en salle, j'ai encore une fois remis au lendemain.

Au matin, une travailleuse m'a pris par une main avec un stéthoscope dans l'autre et m'a tiré à son chevet pour que je l'examine enfin. Un frère du malade était à côté de lui. Il se met à aboyer :

- Pourquoi ne l'examiniez-vous pas ? Pourquoi pas de traitement ?
C'est votre devoir ! Vous êtes là pour ça ! Vous n'avez pas à préférer un malade à un autre !

J'étais en tort, je le sais, mais j'ai été soufflé par cette arrogance. J'ai répondu que je n'avais rien à foutre de ses ordres, rien à foutre de ses avis et de son impolitesse, et qu'il ne tenait qu'à moi de décider si, oui ou non, j'allais examiner son frère, que je n'étais pas payé pour ce travail de merde et que donc je n'avais aucun devoir à l'endroit de qui que ce soit. Il pouvait juste espérer que je daigne m'occuper de son protégé si, par le plus pur des hasards, cette idée incongrue me venait à l'esprit...

Pour qui me prenait-il, ce cabot ? Que ce chien sache que c'est moi qui aboie le plus fort !

Ça fait du bien de se défouler. Oui, vraiment, ça fait du bien. Ce genre de colère était toujours provoqué par l'impolitesse d'un malade ou d'un de ses proches qui, de toute sa vie, n'avait certainement jamais donné plus que quelques heures pour des inconnus (je pensais, à tort peut-être, que ceux qui savent donner du temps aux inconnus sans rien en attendre restent toujours polis). J'ai craqué plusieurs fois ainsi. Cela me valut d'ailleurs quelques inconsolables remords. Bien sûr, je cherchais toujours à me racheter ensuite. Ce ne fut pas toujours

possible : parfois ils mouraient avant. J'ai ainsi le souvenir d'avoir humilié, quelques heures avant sa mort, un très grossier patient de dix neuf ans qui hante encore ma mauvaise conscience.

Parfois j'aboie et parfois je suis doux comme une limace...

Je prodigue des soins à un malade qui mourra sans doute dans les prochaines heures. A cette époque je suis encore souvent très patient, aimable et généreux avec les patients.

Une fille encore valide d'une des maisonnettes encore très belle, celle dont Isara était devenu amoureux, me regarde faire. Puis elle me dit : "J'espère que tu t'occuperas de moi de la même manière lorsque je serai à mon tour sur ce lit". Je lui réponds un peu perturbé : "Ton temps n'est pas encore venu". Elle me répond qu'elle perd un kilo chaque semaine et que donc, si elle fait le compte de ce qu'il lui reste...

70 CERCUEILS VIDES

A l'âge de douze ou treize ans, j'ai dû voir un film de guerre, historique probablement, qui se terminait par l'exécution capitale d'un groupe de résistants par les nazis. Les condamnés avançaient en file indienne vers l'enceinte où aurait lieu l'exécution. A l'entrée de l'enceinte, les cercueils vides et ouverts attendaient, eux aussi, en file indienne. Ce passage d'hommes vivants devant ces cercueils qu'ils devraient remplir quelques minutes plus tard était, aux yeux de l'enfant que j'étais, un supplice pire encore que la fusillade. Au mouvoir, à cette époque (1996), chaque malade qui entrait vivait exactement la même épreuve.

Tout est tellement hors norme ici que ce n'est qu'après quelques semaines que je me suis rendu compte qu'il y avait dans ce stock de cercueils vides une source de souffrances. On est soi-même tellement sur la défensive que l'inconscient avale des pans entiers de la réalité dans ses caves obscures. J'ai vu des dizaines de visiteurs qui étaient entrés et puis sortis de la salle et qui, par après, m'avouaient n'avoir pas vu les cercueils ! Soixante-dix, c'est trop.

CHAMP DE BATAILLE

Trente à soixante morts par mois.

Ce n'est pas énorme, il y a pire.

Mais ce qui est vicieux ici, c'est que les trente ou soixante mourants ont juste le temps de se faire connaître, de se faire aimer parfois...

Avant de partir, ils se sont laissés naître en nous. Il me serait probablement plus aisé de retirer en un seul jour cent cadavres de décombres fumants ou d'un champ de bataille. De ces cent cadavres-là, je ne saurais rien, sinon leur ancienne beauté, leur sexe et leur âge. Mes trente ou soixante morts par mois, je les appelle par un prénom et leurs fantômes me répondaient par un timbre de voix unique...

VULGARITÉ DE LA MORT

La mort n'est pas une idée, un attribut de l'être; elle vit en soi et je l'ai palpée.

Ce jour-là, je soignais une plaie sur le corps d'un homme de mon âge : de l'herpès, toujours cet herpès qui blesse pour blesser, pas pour tuer. L'homme a toussé. Il a craché un gros caillot de sang... Il tousse à nouveau, pas très fort. Cette fois, c'est un gros flux de sang noir qui, en une demi-seconde remplit son thorax, sa gorge, sa bouche, et jaillit d'entre ses dents, de ses narines. En une seconde, ses yeux crient de terreur; l'homme est en train de se noyer et il le sait. Il ne peut que vomir ce jet de vie hors de lui. Je l'empoigne pour le retourner et tenter de vider ses voies aériennes. Tout son corps est crispé au mien, dans mes bras, tête en bas, pieds encore sur le lit... et ce jet ample de sang chaud qui mouille le carrelage, mes pieds, mes mollets... Je ne sais combien de secondes dure l'épouvante.

Soudainement la mort a surgi. Elle était cachée par le sang. Elle ricane en me frôlant, et les sens de celui que je porte basculent dans l'au-delà. Je sens dans ma chair l'instant précis où son corps, de muscles tendus, devient poupée molle, empalée sur le pieu du trépas. Non, la mort n'est pas l'absence de vie... Elle est ce pal qui court vers nos chairs essoufflées. Oui, le pal est la seule image convenable, la meilleure métaphore de la rudesse du viol...

Les travailleuses derrière moi hurlent :

Attention le sang ! Attention le sang !

Il éclaboussait tout du péril viral; chaque millilitre de sang pouvait tuer cent soldats.

La mort a volé l'essence de ce que je serrais ; elle me laisse une écorce dans les bras. J'ai déposé l'écorce sur le lit. De sa bouche, encore quelques vagues sortent plus lentement... Je... J'étais... Je n'avais jamais conçu que la mort puisse faucher d'une manière aussi... vulgaire.

Cette fois, j'ai laissé le cadavre à d'autres pour la mise en bière. C'est tout juste si je pouvais encore marcher. Plus de vingt minutes après, mes jambes tremblaient encore. Je hais la vulgarité.

MIASME D'ENFANT

Parfois il y a un enfant qui vient mourir. De chaque miasme de l'enfant, un instinct primitif fait comme un parfum, une raison de l'aimer d'avantage, de le nier déjà, symboliquement, en le faisant *moi rien que moi*. L'alchimie est perverse... C'est dur de rester propre. C'est plus grand d'aimer un adulte plein de puanteurs insupportables, plein d'altérité irréductible.

LA GENTILLESSE

« ...La volonté n'est bonne qu'aux tâches serviles : elle assure l'exercice correct des vertus naturelles qui sont prérequis au travail de la grâce comme l'effort du laboureur aux semailles. Mais le divin vient d'ailleurs...»

- Gustave Thibon-

J'étais presque inquiet des pouvoirs de la gentillesse. Quelques mots, deux mains qui s'empaument, son corps un peu plus proche du mien que ce que recommande le protocole et cela suffit parfois à susciter le grand saut qu'on attendait pour plus tard. Poussée dans ses plus obscurs retranchements, la gentillesse produit des fluides capables de tuer. Même lorsque le malade est entré en agonie, a perdu connaissance, que, depuis quelques heures, il n'en finit pas de refuser l'échéance, qu'il a les membres froids et, depuis longtemps déjà, la respiration de la carpe hors de l'eau, même alors, il m'est apparu que des mots ciblés, une manière de mettre ma main à son front l'aident à abandonner le paquet d'os et de peau qu'il refuse de lâcher.

Une mère qui assiste depuis quelques semaines son fils qui n'arrête pas de ne pas mourir observe attentivement les autres mourants de la salle. Elle vient me prendre par la main chaque fois qu'elle pense qu'un malade lit son dernier chapitre... parce qu'elle pense que ma gentillesse peut produire de ces fluides apaisants qui aident à mourir plus facilement. J'y ai cru aussi. Cette femme avait certainement raison.

- Calme ton corps. Cesse de te battre. Tu n'es pas seul. Allons-y...

...Et il partait

Pour atteindre les frontières du pouvoir et devenir plus qu'une belle qualité d'âme sans autorité, la gentillesse exige une association de rares coïncidences. Sur ces coïncidences, nous n'avons quasi pas prise. Peu les reçoivent du destin. On se contente donc d'être gentils *comme tout le monde* ; gentils avec une vieille, le boulanger aveugle, un veuf dépressif, un enfant qui pleure...

On n'ose demander le miracle parce que le contexte est trop naturel, parce qu'on croit le miracle réservé aux saints. Et pourtant, je vous l'affirme du fond de mon mouvoir, il n'y a pas de mérite ni de vertu conquise qui donne à la gentillesse son plein pouvoir. J'ai vu des miracles et j'en ai produit parfois. Pour que la gentillesse puisse agir pleinement, le contexte ne suffit pas. Il faut aussi une aptitude physique qui ne relève ni d'une éducation, ni d'une réflexion, ni d'un travail. Pour s'incarner, la gentillesse utilise surtout le regard, des mots et des gestes. Mais l'alchimie de toute cette matérialité de la gentillesse est tellement complexe et subtile qu'il n'est plus mentalement en notre pouvoir de l'ordonner.

Ce sont des milliers de petites contractions musculaires coordonnées les unes aux autres qui vont faire qu'un visage offre un regard chargé d'une douceur ineffable... Oui, voilà que le visage devient un écran qui exalte, crée même la valeur étourdissante de deux pupilles qui boivent la chair souffrante et la transfigurent...

De même, des milliers d'infimes nuances dans les contractions musculaires parfaitement coordonnées dans l'espace et le temps donnent à la gorge et à la bouche d'emballer chaque mot prononcé dans un timbre de voix chargé d'une tendresse ineffable. Le timbre dilate le sens du mot et permet à la gentillesse d'ouvrir ses grandes ailes dans l'espace du son...

Le timbre devient pour le mot ce que le parfum est à l'air. Dans son flacon, le parfum n'a de sens que sa formule chimique. Dès qu'il en sort, l'espace insignifiant existe soudain et se gonfle de propriétés enchantées.

De même enfin, des milliers d'infimes nuances parfaitement subordonnées les unes aux autres dans les contractions des muscles des mains (lenteurs, pressions, évitements...) donnent aux gestes une valeur affective transcendant totalement la qualité technique des actes posés...

La gentillesse peut alors littéralement couler des mains. Peu importe alors le but premier du geste : éponger les sueurs de la douleur, humidifier la bouche trop sèche, effacer un vomi, toucher simplement ou se laisser toucher ...ou injecter un produit létal.

C'est plus complexe encore. Un contexte excellent et une aptitude physique ne suffisent pas. Ce ne sont que des conditions *sine qua non*. Il faut aussi que le désir de gentillesse soit d'une certaine nature et sur ce point aussi, hélas, la volonté a peu de prise. J'ai souffert moi-même la triste expérience de ce que le simple désir moral d'être gentil ne produit qu'un *ersatz* de gentillesse dont le mourant n'est pas dupe (ou rarement). Rien ne passe, rien ne se passe. Le grand théâtre de la fausse charité. La gentillesse feinte ment mal. Alors qu'elle est quasi systématiquement le fruit d'un effort louable, elle n'en est pas moins, par le mourant qui s'en rendrait compte, ravalée au rang de supercherie.

Parfois d'ailleurs, cela suscite en lui une espèce de colère paradoxale envers son bienfaiteur. Plus souvent, le mourant se contente de produire un sourire compatissant (autre paradoxe !), parce qu'il sait que c'est aussi une vertu que de se faire bienfaiteur par devoir.

D'où vient le désir pur, la vraie compassion qui donne à la gentillesse son plein pouvoir ?

Je ne sais pas. D'une source qui semble bien se situer quelque part en moi, mais n'est pas moi. Ni mon «je» ni son «je» ne semblent suffire pour les faire naître ; une autre variable située hors de nous deux semble avoir son mot à dire.

La gentillesse qui autorise le miracle et transforme le monde naît d'un désir qui ne pose aucune condition, ni celle d'être enfant, ni d'être beau ou d'un certain sexe, ni d'être poli, propre ou simplement aimable...

La gentillesse n'est pas cet amour que l'on donne à un partenaire, un enfant, une mère...

- Je n'ai cure de son ingratitude, de sa cruauté, de sa mauvaise odeur, « *parce que c'était lui, parce que c'était moi* ».
(Montaigne –Essais)

Oui, l'amour est beau ...mais lui est strictement réservé à mon partenaire, à l'enfant, à ma mère... Beaucoup plus facile, cet amour

parce qu'il est plus instinctif que généreux... Mais il n'est qu'un mot dès qu'il quitte son petit royaume

Ersatz de gentillesse, rien de plus qu'*ersatz* sans pouvoir chez celui qui confond la personne souffrante et ce besoin d'une proie en pleur qu'il cache au fond de lui. Il se donne de tout son cœur et le front haut à cette jouissance cannibale. Il ne sait pas les nouvelles plaies qu'il ouvre tant il jouit et s'admire en ce geste. Pas de miracles par là, mais beaucoup d'immaturation, voire de régression.

J'ai passé des heures à démonter la nature du désir qui y conduit. J'en suis vite arrivé à la question de ce que nous intituleons très généralement l'amour.

Je démystifiais progressivement certains trompe-l'œil dont nos cultures se gavent et dont les enfants et les fous surtout font les frais (Les enfants, dès qu'ils deviennent adolescents, prennent leur revanche et nous rendent leurs frustrations de vrai gentillesse... Mais ces fous qu'on enferme *pour leur bien* : le silence... le silence... qui nous accable...). Je devais remarquer surtout que ce que j'appelais, moi, la gentillesse était proche de ce que quelques philosophes et théologiens d'aujourd'hui appellent *agapè*... Il y avait aussi quelque chose de ces deux fleurs de Khorat.

Contexte, aptitude physique, désir... C'est clair, c'est limpide : au bout du compte, je ne suis pas plus responsable de ma gentillesse que je ne le suis par exemple de la couleur de mes yeux. Tout cela m'échappe. Tout au plus puis-je refuser qu'elle germe. C'est pourtant bien moi qui produis cette gentillesse. Elle vient d'un ailleurs et va vers un autre, en passant nécessairement par mon corps. *Je n'est qu'un conduit entre cet ailleurs et l'autre.*

Les dieux sont avares ; ils ont peut-être peur, comme moi, de tant de pouvoir entre nos mains sales...

DEUXIÈME PARTIE

LA DERNIÈRE ÉPOUSE

LADY-BOY

Malgré les grandes avancées dans ma compréhension de cette belle vertu, lorsque je suis revenu début 1998, après dix mois d'absence, la qualité de ma gentillesse vis-à-vis des malades était très inférieure à ce qu'elle avait été, à ce que j'attendais de mon cœur. J'avais bien compris qu'elle n'est pas un fruit de la volonté mais, ayant tout mis en œuvre pour être le mieux disposé à la servir, j'étais déçu de ne pas la voir couler comme autrefois de mes pupilles, de mes mots, de mes mains.

Cette semaine-là, il dû y avoir, comme d'habitude, cinq ou dix décès, mais tous ces malades moururent sans moi.

Après une dizaine de jours, enfin, un travesti fut le premier à m'appeler, par une certaine qualité de silence, pour que je sois à côté de lui à l'instant final.

Elle gémissait depuis plusieurs jours. On ne s'en occupait pas beaucoup parce que, plutôt que de susciter de la pitié, elle suscitait, même chez les plus généreux, une répulsion physique.

Ses longs cheveux sales de sueur, ses seins sans chair, accrochés comme deux sacs vides aux grilles de son squelette, lui-même moulé par sa peau luisante comme le serait un pénis par une capote, l'immense fosse noire qui lui tenait lieu de cul, sa barbe renaissante mal fournie... elle était vraiment trop totalement laide.

Cette étrange force qui m'avait saisi souvent lors de mon premier séjour au mouvoir me demandait bien, cette fois, d'aller vers elle. Je m'assis sur son lit, pour lui permettre de s'enrouler autour de moi en chien de fusil. Je pouvais ainsi la toucher, la serrer, empoigner ses mains, son cou, son front...

- Laisse la peur. Calme-toi. Cesse de te battre...

D'abord, son regard étonné a croisé le mien. Il y avait dans ses yeux cette étrange et caractéristique perplexité des agonisants désespérés,

étonnés d'une présence. Puis, dans mes bras, elle s'est jetée corps et âme dans le suprême effort. Ses yeux ne me regardaient plus. ils regardaient un pal que je ne pouvais voir. Elle était terrorisée. Tous ses muscles crispés... Son corps se tordait, s'agrippait autour du mien, comme dans une mer déchaînée, il se serait accroché à un bois. Toute sa vie, elle l'avait fait tourner autour d'angoisses sexuelles. Et la voilà maintenant, cette vie, qui l'entraînait dans la tourmente des angoisses métaphysiques qu'elle confondait encore avec un viol. Ses yeux grands ouverts, le regard fixé vers l'ineffable comme les statues de Phidias ou les femmes de Delvaux...

Puis, elle s'est détendue. Gibier perdu qui accepte maintenant sa défaite. Les chiens de la mort la cernent, la mordent. Du haut de sa belle monture, la mort en personne lève la main pour le coup final. Le travesti, la folle, a cessé de respirer.

Une terreur de cette ampleur, je ne l'avais observée qu'une seule fois, environ un an plus tôt, exactement au coin diagonalement opposé de la même pièce. Il est à noter que chez ces deux agonisants, il n'y avait pas vraiment de douleur physique à supporter... juste ce fantôme de la mort qu'il fallait pouvoir regarder en face. Tous les deux le voyaient précisément, de l'autre côté de nos apparences.

L'agonisant de l'année précédente auquel je fais allusion était, pensais-je, déjà plongé dans un coma léger.

Quelqu'un d'autre, un de ses amis, venait de mourir dans la salle.

Lorsque ce cadavre est passé devant son lit pour être mis en bière derrière la porte d'entrée, à ce moment précis, il s'est redressé sur son séant... les yeux grands ouverts, les pupilles légèrement divergentes, le corps crispé de terreur... cette terreur qu'on ne peut voir dans le monde normal que dans le regard de ceux qui sortent tout juste d'un cauchemar très cruel, juste avant que la conscience du temps et du lieu ne revienne.

Je l'ai empoigné et il a fallu beaucoup de temps pour qu'enfin il s'apaise. Il est mort peu après, en dormant.

Mon corps a recommencé à produire une gentillesse de bonne qualité, à partir de l'épisode de la folle. Ma vie, mes problèmes, mes surprises et mes défis sont redevenus ce qu'ils avaient été.

OXYGENE

Plus d'oxygène. Il faut attendre vingt-quatre heures. Supplice imprévu pour ceux qui ne vivaient plus qu'accrochés aux bonbonnes. Certains en mourront à petit feu sans doute. A la recherche d'air, Cheng est sorti du mouvoir avec une force que je ne l'imaginai pas avoir encore. Il aspire le vent, affalé au pied d'un arbre, la tête tirée en arrière et la bouche grande ouverte, comme une carpe sortie de l'eau.

UNE JOURNÉE

Lorsque j'arrive, je constate d'abord qu'il y a deux cercueils pleins devant la porte : l'un contient un jeune homme de vingt-trois ans et l'autre une fille de vingt-neuf ans. Celui que les Occidentaux appellent *You* par contre, vit encore, malgré nos attentes (et nos espérances).

Une jeune volontaire, Noy, qui sera ma partenaire pendant six mois, est un peu malade. Je l'emmène en ville pour qu'elle se fasse examiner à l'hôpital. Je la laisse là et je reviens à mes mourants. Je les examine. Je fais une dizaine d'injections. Avec l'infirmière, j'essaie d'établir une convention d'écriture dans les dossiers. Je vais manger et je constate qu'une équipe de journalistes tourne un film dans le village des survivants. La Française me demande de l'accompagner au supermarché, en ville, parce que je possède un vélomoteur. Nous fixons quinze heures. Je fais ma sieste, écrasé par la chaleur anormale pour la saison.

La Canadienne me réveille pour que j'aie vu *You* dont elle suit la maladie de très près. *You* a très mal, elle voudrait que j'injecte des analgésiques supplémentaires avant de partir au supermarché. J'y vais. Je constate au passage que le voisin de *You* est plus mal encore. Il est déjà entré en agonie. Il est tout seul. Je l'accompagne donc. Je lui prends la main et lui dis quelques mots qu'il n'entend probablement déjà plus. Je lui éponge le front avec un linge chaud. Il meurt environ quinze minutes après.

Je fais la toilette du mort. Je lui bouche tous les trous avec de l'ouate. Avec une esclave, je déplace le lit du mort vers la sortie, là où, depuis quelques semaines, on fait les mises en bière. Nous constatons que la

réserve de cercueils est épuisée. L'esclave fait le nécessaire pour qu'on nous amène de nouveaux cercueils et, pendant ce temps-là, le cadavre qui est tout chaud encore attend sur son lit, coincé entre ceux de deux autres mourants. Il est si près d'eux qu'ils pourraient le toucher en étendant le bras. Ils observent la dépouille avec un regard... métaphysique.

Je vais faire mes emplettes au supermarché avec la Française. Je lui dis que c'est étonnant de pousser un caddie à peine trente minutes après avoir conduit un lit jusqu'à un cercueil. Elle me répond que la vie continue et nous parlons d'autres bières que nous allons ou non acheter.

De retour, je dîne seul. Il est dix-sept heures trente. C'est l'heure où le soleil traîne l'ombre de la cheminée du crématoire jusqu'à ma table ! J'étudie un peu.

De dehors, Ben, séropositif encore valide, me demande si j'ai déjà mangé (ce qui, chez eux, est aussi une manière de dire bonjour). Il entre puis veut me masser. J'accepte bien sûr. En cours de massage, il a fallu quelques fois réorienter la main du masseur qui semblait confondre ma verge et mes muscles. Il me propose en toute simplicité de me sucer, de m'embrasser et même pire. Je refuse tout net ses avances, parce que je suis déjà très fatigué, parce que je ne suis pas particulièrement attiré par les lady-boys et parce que j'estime qu'il ne serait pas, stratégiquement parlant, tout à fait opportun que le toubib fasse l'amour avec ses futurs patients.

Après le massage, je vais à l'office bouddhiste du soir pour les moines séropositifs et les quelques patients suffisamment valides pour monter l'escalier raide qui mène à la salle des prières. Quinze minutes de psalmodies douces en pali (le latin de l'Asie jaune) puis quinze minutes de méditation silencieuse. Après cela, retour à la salle des agonies. You n'est toujours pas mort. Il souffre. Je lui injecte encore des analgésiques. J'injecte à d'autres les doses du soir. Une jeune fille me demande à boire. Elle est très mal mais pas encore au dernier chapitre.

Le travail fini, je retourne vers vingt-deux heures quinze à ma chambre. Noy trouve un prétexte futile pour m'y rejoindre. Elle reste à lire et à attendre mes avances jusqu'à vingt-trois heures quinze.

Puis, elle me laisse dormir. Pendant la nuit, You n'est pas mort, c'est la jeune fille qui a rendu l'âme à sa place.

Tandis que j'écris ces lignes, j'entends des bonzes qui psalmodient le rite des morts. C'est sans doute pour elle, à moins que ce ne soit pour le voisin de You... Elle ou il sera donc brûlé devant ma chambre dans environ une heure.

L'HABITUDE

La *Femme d'Ayuthaya* est dépressive. Rien n'est plus épuisant qu'un malade dépressif : plutôt dix cancéreux qu'un dépressif ! Je sens que, malgré moi, la gentillesse que je lui donne est feinte. Elle le sent aussi. Elle ne m'appelle plus. Elle sombre dans une profonde mélancolie et finit par en mourir. Effet d'une solitude totale, malgré ma présence. Défaillance de ma charité : je regrette de ne pouvoir compatir davantage. Je le voulais pourtant. La compassion n'est jamais le fruit de la volonté. Je perdais de l'énergie pour une quête vaine.

L'habitude de voir souffrir bétonnait mon cœur. A l'époque, je cherchais des trucs pour rallumer ma *compassion*.

Un agonisant ressemblait à l'un de mes frères. Chaque fois que je le voyais, je pensais à lui et retrouvais soudain tant d'énergie que mon zèle redevenait ce qu'il avait été aux premières heures. Chez les autres mourants, je recherchais alors quelques traits d'un être cher : maman, papa, un autre frère, un ami intime... J'ai trouvé un autre moyen presque aussi efficace : chez certains malades, le regard avait tant de pureté que je pouvais aisément imaginer l'enfant qu'il avait été. Même énergie retrouvée.

Les trucs ne sont que des trucs ; ils tiennent ce que tiennent les illusions. Ma gentillesse sera de plus en plus feinte... Je me rendais de plus en plus compte qu'un mal sournois et irréversible m'avait atteint. La maladie ne m'était pas inconnue. J'en avais entendu parler. Des psychologues et des sociologues ont fait des études. Ils avaient analysé les bourreaux des camps nazis, de Phnom Penh... Ils avaient fait des parallèles avec des travailleurs dans des mouiroirs, des ambulanciers... Le *syndrome d'Auschwitz* !

La maladie est quasi irréversible, comme la maladie d'Alzheimer. Je suis foutu en ce que j'avais de plus beau en moi : ma sensibilité à la souffrance des autres s'éteint doucement. Bientôt plus de sentiments dans ma compassion... juste de la froide raison. Mais de quoi me chaufferais-je alors pour survivre ?

LA DÉPRESSION

SOLITUDE

Lorsque j'étais étudiant, je me souviens d'avoir été bouleversé par un vieil homme chez qui on n'avait rien pu diagnostiquer malgré nos vastes arsenaux de tests et instruments de dépistages et qui pourtant était bel et bien en train de mourir. Chaque fois que j'entrais dans sa chambre, je croisais son regard quelques secondes et il commençait immédiatement à pleurer, tout en me parlant de sa très chère femme qui venait de mourir. C'est au point que, très jeune à l'époque, j'avais peur en allant le voir. Le vieil homme a survécu encore quelques pénibles semaines, puis il est mort, tout sec, d'avoir trop pleuré... mort de tristesse !

J'ai repensé à lui au mouvoir, à cause de Wichay.

Lorsque Wichay est arrivée, elle n'était, bien sûr, pas en bon état. Une tuberculose et quelques autres infections moins graves ne lui avaient laissé qu'une bonne trentaine de kilos pour vivre, mais elle semblait encore loin de l'agonie. Wichay était, elle aussi, une *lady-boy*. Elle venait de Dieu sait quelle campagne, les parents étaient venus s'en débarrasser chez nous. Avant de partir, ils nous avaient certifié que l'amant de Wichay viendrait le soir même nous aider à en prendre soin.

Le soir venu, effectivement, un superbe garçon de vingt-cinq ans arrive avec un visage effaré. Il va vite voir son amie quelques minutes... et vient finalement me trouver pour me demander pourquoi elle se trouve ici.

- *Elle a la tuberculose, pas le SIDA ! Son médecin me l'a affirmé ! Elle est séronégative ! Il ne faut pas qu'elle reste ici !*

Il est vingt-deux heures, c'est l'infirmière qui s'est occupée de l'admission de Wichay. Elle est rentrée chez elle, comme d'habitude à seize heures, en laissant ce genre de documents confidentiels sous clef bien évidemment. En général, elle ne m'appelle pour les admissions que si c'est vraiment nécessaire. Jamais je n'ai imaginé qu'un malade séronégatif pût être admis au mouroir ! J'explique donc au beau garçon que, si son amie a été admise, c'est que... Oh, je ne savais quoi lui dire... On imagine aisément ce qui peut se passer dans la tête de celui qui apprend que son partenaire depuis des années est séropositif. Je marchais entre des barils de poudre en tenant une bougie allumée.

L'histoire était d'autant plus compliquée que la patiente alors a feint de tout ignorer de sa séropositivité. Elle affirmait que seuls ses parents le savaient et ils la lui avaient cachée jusqu'au transfert vers le mouroir. Elle jurait ignorer, devant son petit ami en tout cas, qu'elle souffrait d'autre chose que d'une méchante tuberculose répondant très mal aux traitements habituels.

Le beau jeune homme a craqué. Il est parti. Après avoir été rejetée par ses parents, Wichay a donc été rejetée par son amant. Je ne me permettrais pas de juger le beau jeune homme, car on avait joué avec sa naïveté, sa bêtise sans doute, et probablement même avec sa vie. Wichay est morte dix jours plus tard, de tristesse et de solitude. Je dis bien : de tristesse et de solitude et non de sa tuberculose.

DÉPISTAGE

Je ne dis pas que Wichay mentait. Je n'en sais strictement rien. Mais l'occasion m'est donnée ici de raconter une histoire vraie qui est loin d'être rare en Thaïlande et qui pétrifie les Occidentaux qui l'entendent.

Monsieur X est amoureux d'une dame et envisage même un mariage... A moins que ce soit madame qui fût amoureuse du monsieur ? Peu importe au fond. Monsieur promet à madame un peu anxieuse qu'il va aller faire un test sida pour la rassurer. Le voilà

donc qui débarque chez une amie infirmière qui travaillait dans un centre de dépistage du sida.

Cette amie, après un entretien très professionnel lui fait la prise de sang et lui donne un rendez-vous trois jours plus tard pour le résultat.

Le jour venu, monsieur reviens voir l'infirmière.

Mission difficile pour mon amie puisque monsieur est positif. Mais elle lui annonce cela avec tout le tact et le professionnalisme que je lui reconnais.

Le type devient bleu, blanc, vert, rouge... et puis finalement concède qu'il n'a que ce qu'il mérite, qu'il a effectivement beaucoup papillonné sans prendre de précautions, etc.

C'est la suite de l'histoire qui devient passionnante : après cinq minutes, mon amie a vu alors le monsieur en question se reconstruire une contenance, une assurance, un sourire... Il quitte le bureau de l'infirmière qui va alors ouvrir la fenêtre pour aérer son lieu de travail. Elle voit alors le monsieur en question interpellé une fille qui l'attend sur une moto et dont il n'avait pas parlé. Elle l'entend crier :

- Bonne nouvelle ma chérie ! Je suis négatif ! On peut se marier !

L'infirmière ne peut rien faire, ne peut rien dire... secret professionnel... Un pays où l'on ne respecte pas ce genre de secret serait bien pire encore...

Je sais, hélas, par des sources très sûres, que ce genre de comportement est très fréquent en Thaïlande... bien plus fréquent en Thaïlande qu'en Occident et cela me semble bien compatible avec la liberté énorme que se peuple sait se donner.

MALENTENDU

Une voisine essaie de me faire dire que les malades du mouvoir n'ont que ce qu'ils méritent... Pauvre fille... Non seulement elle n'est pas généreuse mais, en plus, elle ignore qu'un malade sur trois, plus peut-être, est au mouvoir pour avoir simplement obéi au « devoir conjugal ».... Pauvre fille !

LA CATALEPSIE

Les candidats à la dépression commencent par dormir plus que de coutume. Puis ils parlent moins, puis ils ne parlent plus. Pourtant ils peuvent parler. Ils sont parfaitement conscients et ils répondent parfois aux questions simples qu'on leur pose... Mais la maladie ronge en eux tout désir de contact, toute initiative personnelle et certains cessent de manger si l'on ne vient les y obliger. C'est la dépression.

Le plus souvent, elle atteint en quelques jours un tel degré qu'on ne craint même plus le suicide ; ils n'ont pas l'énergie requise pour passer à l'acte. J'avais lu, dans la littérature spécialisée, que la dépression peut conduire plus loin encore, dans de sombres régressions... Ils ne bougent plus... Des statues souffrantes... C'est la catalepsie ; pas de fièvre, pas de tumeur, pas de pus... rien que de la souffrance mentale.

Dans la salle des agonies, j'en ai vu quatre mourir ainsi. La catalepsie en a mangé deux, après qu'ils aient compris qu'ils deviendraient définitivement aveugles (je dois confirmer, une ou deux fois par semaine, à l'un ou l'autre que la cécité rode et que je ne peux rien faire contre cela).

Le troisième, qui n'avait que vingt et un ans, a été mangé dès les premières heures après son arrivée, parce qu'il n'a pas supporté que sa maman le jette là comme on jette un détrit (il y a quelques années, un malade sur cinq recevait l'une ou l'autre visite avant de mourir... maintenant il n'y en a plus un sur dix...).

La quatrième était une maman dont les enfants sont venus se débarrasser chez nous.

Elle n'en finissait pas de ne pas mourir. Après trois semaines, la famille impatiente, qu'on avait plus vue depuis le premier jour, a soudain resurgi en salle. Après un quart d'heure de sourires crispés et de larmes de crocodiles, ils ont osé sortir d'une chemise une liasse de papiers à faire signer par la malade, pour autoriser la vente de ses biens avant son trépas. Puis ils sont repartis pour toujours.

La patiente a commencé par ne plus parler, ne plus manger, ne plus sortir de son lit... Elle a repris des réflexes de bébé et une position fœtale. Finalement, plus rien ne bougeait, les yeux étaient ailleurs et on y voyait plein de douleur à l'intérieur... et elle en est morte.

L'INGÉNIEUR

Dans les maisonnettes qui entourent la salle des agonies, on vivait tant bien que mal, pas trop seul en tout cas, pour une durée allant de quelques semaines à quelques années. Lorsqu'un de ses habitants a fait son temps, il entre en salle. Puis, il en sort dans un cercueil une à deux semaines après. Il reçoit une cérémonie funéraire le lendemain du décès. Enfin, il est incinéré au crématoire moderne offert par un riche donateur chinois.

Il arrive aussi qu'un valide, dégoûté de vivre, vienne dans la salle des agonies avant d'avoir fait son temps ; j'ai beau essayer de le dissuader de dormir là, avec des arguments très bien documentés, il n'en a cure. Si la nurse est d'accord (c'est souvent le cas) et que, de surcroît, le mouiroir n'est pas trop encombré d'agonisants (ce qui est moins souvent vrai), il s'installe et je n'ai qu'à entériner. Il meurt ensuite par l'un ou l'autre microbe offert par un voisin de lit et le pouvoir mystérieux de la dépression.

Parmi ces désespérés, je me souviens d'un intellectuel (ils sont rares au mouiroir), un ingénieur encore parfaitement valide et à peine maigre. A tous mes arguments, qu'il entendait et comprenait très bien, il répondait qu'il préférait mourir. Lorsqu'il a commencé une infection pulmonaire, je l'ai interpellé :

- Que vous désiriez mourir, c'est votre droit. Mais autant que ce ne soit pas par étouffement !

Il a tout de suite reconnu la pertinence de mon propos. Il a donc accepté, ces jours-là, mes antibiotiques. Par la suite, il a beaucoup dormi. Il n'est mort que deux-trois semaines plus tard, de rien, sans vraiment souffrir, sinon de lassitude.

MICHEL

L'un des plus repoussants parmi nos mourants d'alors aimait qu'on l'appelle «Michel ». Il parlait très honorablement l'anglais et était donc la coqueluche des Occidentaux. Il avait vingt-six ans, et il y a encore survécu deux mois. Ce jeune homme était vraiment très sympathique et j'étais capable de remarquer qu'il était aussi encore très beau, derrière ses croûtes d'un à deux centimètres d'épaisseur. Ancien prostitué, il semblait vraiment ne rien regretter de son passé, dont il aimait évoquer avec des yeux brillants d'étranges mais apparemment agréables souvenirs.

J'ai rarement rencontré un homme aussi serein en d'aussi tragiques circonstances. J'ose dire qu'il y avait en lui une paisible joie ; la joie des sages.

Ce que Michel n'avait pas prévu, c'est qu'un médecin viendrait diagnostiquer chez lui une maladie absolument bénigne et le sortirait de ses croûtes en quatre jours exactement, comme on sort un marron de sa bogue. Hors de ses croûtes, Michel n'était plus vraiment, ni par sa chair ni par son aspect, un malade pour le mouvoir. Juste quelques exercices de réhabilitation et il pourrait retourner à ses frasques. Le cerveau était encore bon.

Michel, sous ses croûtes, nous avait caché des cicatrices bizarres. Lorsque nous l'interrogeons, il nous répondait en souriant que c'était des *cicatrices d'amour*. Michel a commencé sa brûlante carrière de prostitué à l'âge de seize ans, dans une zone de la prostitution réservée plutôt aux étrangers. Il a vécu là des amours *fortes* (c'est un euphémisme). Cela lui plaisait énormément semble-t-il et, sur son lit de mort, c'est plus des occidentaux que de ses compatriotes qu'il cherchait la compagnie. Comme je l'ai souvent observé chez les homosexuels pratiquant énormément leur sexualité, Michel a progressivement évolué vers l'univers particulier du sadomasochisme, d'où il ramenait ses cicatrices.

Michel était toujours beau, je l'ai déjà dit. Il avait d'ailleurs, jadis, gagné plusieurs «*beauty contest* », ce dont il était fier. Mais Michel ne savait quoi faire de sa guérison et de sa beauté retrouvée (qui, de toute façon, devait être bien pâle en comparaison avec ce qu'elle avait

été). Il refusait de faire ses exercices de réhabilitation... Il aurait pourtant pu recommencer une nouvelle vie, plus calme, moins interlope mais acceptable. Michel ne nous disait pourtant jamais explicitement qu'il désirait mourir. Par gentillesse, il expliquait à quiconque voulait l'entendre (et surtout s'il y avait quelques chances que cela revienne à mon oreille) que je lui avais rendu une nouvelle vie, mais il ne disait jamais ce qu'il voulait en faire. En vérité, il n'en avait rien à faire, il aurait préféré me la rendre !

Un jour, il a dit aux deux volontaires occidentales qu'il allait bientôt mourir, dans dix jours exactement. Lorsque les filles me l'ont rapporté, cela m'a inquiété... d'autant plus inquiété qu'il ne m'en disait rien, à moi. Je finis par décider d'aller l'interroger. Il me répond vaguement, en souriant bien sûr, qu'il y a déjà bien longtemps, une voyante lui avait prédit la date précise de sa mort.

Michel ne présentait aucun symptôme de dépression. Il semblait en paix parfaite avec lui-même, en ordre avec son passé comme avec son présent. Tout ce qu'il me disait, une fois dans sa langue, une fois en anglais, signait une parfaite santé mentale.

Je pense qu'ensuite, il eut peur qu'on fasse obstacle à ses desseins. Il a donc activé les choses. Il n'est pas mort après dix jours mais après sept jours. Lorsqu'on m'a appelé, il était déjà en agonie. Aucun signe infectieux, aucun signe neurologique... mais un problème de sang avec une dyspnée secondaire. J'ai utilisé de l'oxygène et des hautes doses de corticostéroïdes, à tout hasard... Il est mort vingt minutes plus tard. Je n'y comprenais rien.

Ce n'est que beaucoup plus tard, parce qu'un séropositif valide est venu me trouver avec les mêmes symptômes (moins marqués) que j'ai compris que Michel s'était suicidé. Cet autre malade, pas très intelligent, avait, pendant la nuit, avalé quatorze comprimés de paracétamol pour combattre (en vain) une céphalée. Le paracétamol est l'un des seuls médicaments très faciles à se procurer en salle. En quelques jours, n'importe quel mourant, s'il le veut, peut en avoir rassemblé suffisamment pour se suicider. Il m'aurait suffi d'y penser pour sauver Michel, puisque je possédais un autre médicament qui aurait pu servir d'antidote.

Mais, je suis plutôt content de ne pas l'avoir compris à temps ; cela aurait été une méchante question morale, que Michel lui-même a probablement voulu m'épargner. Le philosophe Michel eût en effet jusqu'à cette subtile délicatesse de ne jamais me demander de l'aider à mourir... A moins que, plus prosaïquement, Michel n'ait pas désiré m'offrir l'occasion de faire barrage à son projet.

Si l'ingénieur voulait perdre la vie pour ne pas prolonger ce qu'il considérait comme un échec sans issue, Michel, lui, voulait gagner une mort rapide pour conclure sa vie qui, jusque là, n'avait été, selon lui, qu'une grande fête et qui touchait à sa fin.

LE BONHEUR ET LE DESTIN

Par vagues, j'éprouve un dégoût profond non de la vie mais de ma vie. Ce n'est même pas le travail qui me dégoûte le plus. Ce qui me pèse, c'est l'incompatibilité de ce travail avec ma nature absolument paresseuse, peu rigoureuse. Le travail est aussi beaucoup trop relationnel pour moi, trop peu mesurable, non rémunéré et trop peu calme. Lorsque cette fièvre mentale me saisit (ça peut durer plusieurs jours), je n'arrive plus à me concentrer. Je ne peux rien retenir de ce que me disent les patients, de ce que j'observe sur leur corps.

Ce matin, une jeune fille avait des pertes par voie basse et je devais faire un toucher gynécologique. Lorsque j'ai sorti mes doigts de son corps, il y avait de la merde sur le doigtier. Du coup, je n'étais même pas sûr d'avoir bien examiné le bon trou. J'ai donc dû repartir à l'attaque.

Dans ces périodes, la langue aussi me pose de graves problèmes : je ne comprends plus rien et ne peux plus rien dire qui soit valablement compris.

Je retourne au travail, parce que je le sens comme une fatalité pour le moment.

J'ai osé penser qu'il était moins important pour moi de connaître le bonheur que de me savoir en accord avec mon destin.

Je ne suis pas heureux au mouvoir. Comment pourrais-je l'être d'ailleurs ? Je ne suis pas heureux, mais je suis là où j'ai été appelé à être... Ceci prévaut sur cela et même suffit.

Il est évident qu'un père qui choisit ses enfants sera toujours plus heureux que moi. Mais c'est sans importance. Je ne suis pas fait pour ce bonheur-là. Plutôt malheureux à ma place qu'heureux loin de moi. A ma place, une espèce de paix me saisit qui me dit : *Qu'importe le bonheur !*. Cette paix qui n'est pas un bonheur, pas même une joie, chez moi, a préséance sur le bonheur et la joie.

Mais maintenant, je n'ai même plus cette paix.

EUTHANASIE

TORAMAN

Au chevet d'une malade, un échange de tendresse s'incruste dans le temps médical. Mes yeux s'arrêtent aux siens quelques secondes. Elle me dit : *Toraman* (torture...), puis libère un peu de silence et enfin élève un peu les sourcils pour murmurer : *Thamay ? Thamay ?* (Pourquoi ? Pourquoi...).

LE PÈRE COURAGEUX

Le père m'avait fait comprendre qu'il ne désirait pas d'acharnement thérapeutique pour son fils. C'est rare comme démarche. Lorsque le fils a fait une grosse hémorragie digestive, j'ai donné en plus des classiques perfusions un hémostatique *per os*. C'est le père qui a présenté le médicament à son fils. Il lui disait qu'il devait choisir, qu'il pouvait ne pas prendre la pilule s'il désirait mourir plus vite, mais il lui suggérait quand même d'essayer. C'était très beau, très fort et plein de pertinence. En tenant compte du ton sur lequel le père avait parlé, il n'y avait pas d'erreur psychologique.

Le fils a pris la pilule, mais il est quand même mort d'une récurrence quelques heures plus tard. Les hémostatiques sont rarement efficaces.

BOUDDHA NOIR

Il avait un Bouddha noir sur son torse. On l'avait donc bien naturellement surnommé Bouddha. Bouddha Noir ne peut plus bouger de son lit. Bien qu'on ne cesse de le laver, il pue. Des mouches se disputent les territoires de sa peau parce que sa peau ne frissonne même plus. Mais Bouddha Noir est parfaitement lucide. Il

n'en peut plus de vivre. Pour la x^e fois, Bouddha Noir me supplie de l'achever avec des arguments implacables murmurés à mon oreille. Je réponds que je lui donnerai des somnifères puissants plutôt que des antalgiques s'il le désire. Il choisit de continuer les antalgiques. Bouddha Noir était un de ces rares mourants connaissant la langue anglaise. Christine venait à son tour me dire qu'il désirait mourir... Christine s'est intéressée à lui, passionnément, surtout parce qu'avec lui, elle pouvait pleinement communiquer, mais aussi parce que, ces semaines-là, il y avait peu de malades et qu'elle avait donc plus de temps.

Ce matin, Bouddha Noir, profitant de ce que Christine était partie, utilisant la langue anglaise pour ne pas courir le risque d'être compris par ses voisins de lit, d'une voix qui n'est même plus un murmure, me supplie une fois encore de l'achever...

Cela faisait quelques jours déjà que je cherchais mon rôle. Le laisser mourir eût été plus simple et la démarche était licite. C'était aussi mon droit le plus strict, même si ce choix-là n'avait rien de confortable, rien d'apaisant. Le faire mourir était peut-être mon devoir, mon risque, ma liberté et l'expression de ma fraternité.

Je suis tellement lâche, tellement peureux... Je ne m'aime pas.

DÉSHYDRATATION

Black Black était plus noir qu'un Ethiopien. Il est arrivé inconscient en salle.

Il est mort déshydraté.

C'est impressionnant.

Comme je pensais, sans la moindre certitude, qu'il avait une atteinte cérébrale grave et incurable, j'ai estimé que tout geste médical eût été inadéquat, voire cruel.

On l'a laissé mourir, alors qu'une perfusion d'eau simplement... Quel âge avait-il, celui-là ? Vingt-trois ans peut-être ? ... Sans la moindre certitude.

SOMDOUN

Somdoun a commencé son agonie. Pour lui, la mort s'annonçait par étouffement. J'avais une très mauvaise maîtrise de ses symptômes. Lui, il voulait vivre et attendait tout de mes traitements.

Comme il *chauffait* fort, j'ai cru utile de lancer une antibiothérapie, mais l'infirmière (ma patronne de fait) m'a fait comprendre que c'était cruel de s'acharner. Depuis plusieurs jours déjà, elle insinue que je *soigne trop* (comme s'il était simple d'accepter sans rien faire qu'un malade, dût-il être mourant, chauffe, étouffe ou se déshydrate en vomissant, lorsque *faire quelque chose* est possible !). Elle, elle a des années d'expérience de la mort...

Somdoun, c'est le malade que j'ai le plus aimé au mouvoir, le plus profondément, le plus absolument. Sa douceur surtout, sa délicatesse, son enfance encore vivante en lui malgré ses trente ans, la moiteur de ses paumes...

Son histoire personnelle aussi me touchait ; une tragédie dont il ne m'a pas beaucoup parlé mais qui n'a rien d'une vie de débauché. La malchance, plus que le pari ou l'ignorance, l'avait conduit sur ce lit.

Parce que l'infirmière m'avait parlé sur ce ton, parce que j'avais trop mal de le voir avoir mal, parce que... parce que..., je décide finalement d'arrêter l'antibiothérapie et de ne lui donner qu'un traitement symptomatique sans compter les doses.

Somdoun refusait de partir. Son agonie devient insupportable par sa cruauté et sa longueur. Deux jours plus tard, il vit encore. Je change d'avis. Je décide de reprendre l'antibiothérapie, malgré l'infirmière. Somdoun me demandera plus tard, lorsqu'il sera à nouveau capable de murmurer et de se repérer dans le temps, pourquoi il a perdu conscience pendant plus d'un jour... J'ai mal. Je n'ose pas lui avouer la vérité. Je...

Je prie Dieu de se justifier. Il me répond que prendre la vie de celui qui ne la donne pas, dût-il souffrir le martyre, ne peut être qu'un devoir, jamais un droit. Je ne m'étais pas vraiment accordé un droit et n'avais pas plus obéi à un devoir puisque mon intelligence n'avait pas encore appris cette manière de voir les choses !

La perception même aiguë de la souffrance d'un autre ne me permet pas de dire ce que l'agonisant qui ne veut pas mourir trouve dans sa

souffrance. Peut-être même vit-il une réconciliation avec son destin, avec son Dieu... Que sais-je ?

La souffrance est inscrite dans la nature, qu'on le veuille ou non. La souffrance est un acteur important dans la grande pédagogie de l'âme, que ce soit ou non souhaitable. Souffrance de l'agonisant, souffrance différente de l'accompagnant...

Ce matin-là, Somdoun vivait encore. Il avait un peu plus de force qu'hier. Il commençait à savoir de nouveau parler, à me demander autrement qu'avec des mouvements de sourcils à boire ou à être changé de position. C'est ce matin-là que Somdoun m'a demandé pourquoi il avait perdu conscience...

Il m'a demandé aussi que je l'endorme. Il ne me demandait pas que je le tue mais que je l'endorme...

Je pars très loin la nuit et la matinée qui suivent. Je reviens au mouvoir à quinze heures. Somdoun est mort. Il est mort au moment où je commençais d'écrire ces pages dans mon journal. Il m'appelait avant de partir, m'a-t-on dit. J'écrivais tout seul, très loin de là, inaccessible.

YOU

Les Occidentaux l'ont surnommé *You* parce que ce seul mot anglais qu'il connaissait était celui par lequel il nous interpellait). *You* n'a jamais voulu mourir, n'a jamais accepté l'imminence de cette mort, n'a jamais cessé de se battre. Aux pires moments, il voulait encore qu'on l'assoie, qu'on remue ses membres sur lesquels il n'avait plus la moindre maîtrise, parce qu'il n'avait que des cordes en lieu et place de muscles. Il voulait des médicaments qui le guérissent. Il voulait rentrer chez lui, voir sa fille et sa mère avant de mourir. Les trois volontaires occidentaux d'alors s'étaient attachés à lui ; c'est que sa personne dégageait quelque chose de fort, de touchant. Nous voulions tous qu'il meure rapidement, mais le destin semblait vouloir l'inverse.

Trop, c'est trop. J'ai décidé d'attaquer ses douleurs d'une manière plus énergique, sans tenir compte du danger. Cette décision fut le fruit d'une réflexion calme et, par ce fait, profonde et logique.

- Tu ne pouvais pas ! Il ne te le demandait pas et cela suffit!

- Tais-toi conscience! Tu n'y comprends rien ! Ce serait ton enfant trop jeune encore pour parler... ce serait ton chat... Ton enfant saurait parler qu'il ne serait pas nécessairement mûr intellectuellement et psychologiquement pour pouvoir te demander autre chose qu'une impossible guérison! Il n'aurait pas les outils mentaux qui permettent de faire un choix. Tu le sais!

Tu devines, lecteur de ces lignes, *mon frère, mon semblable*, quelle fut la nature des questions mises en avant. N'importe quel être sensible l'aura compris et sait déjà qu'il n'existera jamais de réponse pour ce genre d'interrogation. Le flou, l'incertitude, resteront irrémédiablement le prix à payer. Chaque fois qu'un choix est fait, il laisse, pour le reste de la vie de celui qui le fait, une cicatrice dans l'âme. Le non-choix conscient est un choix ; la blessure et sa cicatrice sont donc incontournables. Un piège du destin...

L'appropriation d'une vie est inacceptable. Mais ici la question n'est pas tant l'appropriation d'une vie que l'appropriation du langage d'un autre. Il n'a pas demandé qu'on l'aide à mourir. Avait-il la possibilité de parler autrement ? A-t-on le droit d'interpréter ce qu'il dit avec ses moyens, voire d'anticiper ce qu'il dirait s'il avait d'autres moyens (une formation intellectuelle plus poussée par exemple, ou une meilleure maturité psychologique) ?

Savoir si, moralement, je peux ou non le tuer pour abrégé ses souffrances soulève, en pratique, plus de questions sémantiques que de problèmes métaphysiques sur lesquels, en général, on s'attarde. Sur le terrain, la conscience n'a plus de guide. La prière peut aider ?...

Il est possible que j'aie injecté trop d'anesthésique... Je me suis arrangé pour que, même inconscient, il soit accompagné. Les autres ignoraient ou feignaient d'ignorer ce que je faisais ; je n'ai jamais désiré impliquer qui que ce soit dans ces choix, parce que je croyais les connaître assez pour savoir que leurs avis, bien trop marqués par leurs émotions, iraient toujours et toujours dans le même sens : tuer. Choix d'autant plus facile, pour eux, qu'ils n'avaient pas à tuer eux-mêmes.

J'avais pris ma décision lorsque le jour se couchait. Je suis parti dans la solitude de la nuit, hors du monastère, pour méditer sous un grand manguier solitaire que je connaissais bien. Les montagnes autour étaient en feu parce qu'on était à la saison où les paysans les embrasent pour les nettoyer des végétaux, reptiles et insectes inopportuns.

Heureusement (ou malheureusement ?) je n'ai pas tué *You*. Il n'est pas mort ce soir-là. Il n'a rien remarqué qui lui aurait donné la possibilité de me demander des comptes.

Il a encore souffert. Il est mort deux jours plus tard.

DÉBAT À LA UNE

Je repense à quelques débats télédiffusés ou radiodiffusés pour les intellectuels enfoncés dans des sofas à Paris, New York ou Sydney. On les diffuse à l'occasion d'un procès, d'un édit pontifical ou de la modification d'une loi (toujours la même chose!).

Des "experts" devisent sur les soins palliatifs, le droit à une mort décente, l'analgésie, le choix du malade, sa religion...

La nausée me saisit; de l'essentiel on n'ose jamais parler. On nous prend tous pour des idiots. La seule question académique qui garde un sens, dont la réponse puisse être opérationnelle sur le terrain, c'est celle qui interroge la nature de la compassion. Le reste n'est que masturbation cérébrale. Personne ne semble le savoir.

Il n'est jamais question de faute, de péché. Le thérapeute qui saura voir sa propre compassion sans peur, sans fard, se moque de ce que l'euthanasie soit active, passive, demandée ou consentie, licite ou illicite. S'il est sûr d'être gentil sans posséder, il sait son devoir...

La lucidité sur sa propre manière d'être gentil devient la question centrale. La morale interroge plus la qualité de l'introspection de celui qui tue que l'état de santé du malade. Suprême paradoxe.

Pari, acharnement, assommoir chimique, somnifères, euthanasie active ou passive ne sont pas des choix que la raison impose mais des devoirs reçus passivement par la gentillesse.

Quelle logique sinon celle de la gentillesse saura distinguer la part dépressive (maladie psychologique) de la part lucide (honnêteté intellectuelle) d'un discours de condamné ? Quelle logique sinon

celle de la gentillesse pour distinguer le dit du non dit ou de l'indicible ? Pour distinguer la liberté de la contrainte ? Pour détecter quelques valeurs dans le ruissellement de l'absurde ? Supposons même qu'il y ait de telles logiques, que le *non-dit* soit une évidence, de même la contrainte et les valeurs... qu'en ferait-on si l'amour ne nous disait quoi en faire ? Sur le terrain, il n'est aucune thèse morale, juridique, philosophique ou religieuse qui tienne devant ce que la gentillesse dément.

- Calme-toi, agis simplement comme si l'homme condamné à court ou moyen terme était celui que tu aimes le plus sur cette terre, ton fils, ta mère, ton épouse, ton ami, ton frère.

- Non, conscience, tu me trompes encore ! Surtout ne pas penser ainsi ! Ou alors il faut d'abord que je sois certain que cet amour paternel, filial, conjugal, amical ou fraternel est un amour débarrassé de tout moi, de toute *objectivation* du subjectif par une forme inférieure de l'amour. Abandon total à l'altérité dans la conscience aiguë de ce qu'elle a de mystérieux. Gentillesse, et non amour. *Agapè*, et non *philia*.

Je m'interrogeais encore sur la qualité de ma compassion. Si ces moralistes, ces philosophes, ces prêtres et ces juristes avaient des réponses à mes questions, à ces questions, je ne serais pas fatigué. Je suis épuisé.

TROISIÈME PARTIE

LE CAPHARNAUM DE LA CHARITÉ

LE BÛCHER

Des journalistes occidentaux étaient de passage au mouvoir. Ils s'intéressaient aux choses du bouddhisme. Ça mourait beaucoup ces jours-là. Comme il y avait neuf cadavres à la morgue qui attendaient leur office, on a trouvé l'occasion très belle pour rouvrir le livre des vieux rituels d'usages aux grandes hécatombes.

On a aligné les neufs cadavres sur un seul grand bûcher, à la mode d'autrefois. Les journalistes pourront voir comment le feu mange les corps, lambeau après lambeau...

Tard le soir, l'odeur lancinante de la chair rôtie des amis défunts empoisonnait encore tout le village et la salle des agonisants.

Je ne sais pourquoi, ce soir-là, j'ai pensé qu'autrefois, la même odeur empoisonnait les villes et les consciences en Europe lorsqu'on brûlait les sorcières.

Les journalistes qui passent sont souvent des crapules. Sans parler, sans même se présenter ou faire connaître leurs projets, ils rentrent armés de caméras et zooment sur ce qui est le plus laid, le plus souffrant, le plus humiliant. Absolument non respectueux des malades, ils canardent en recherche de l'image choc...

Ils sont sûrs d'eux, et ces prétentieux nous regardent de très très très haut lorsqu'on leur demande d'être plus polis et plus aimables avec ceux qu'ils filment. Ils savent qu'ils ont le bonze et ses acolytes des bureaux avec eux puisque c'est eux qui font venir les donateurs.

Mais il y en a d'autres... aimables, polis, intimidés et respectueux de tout... J'aime dire que le plus souvent ce sont eux qui produisent les meilleurs travaux. J'ai ainsi vu travailler le célèbre James Nachtway... Il est resté une semaine en salle. Il était tellement gentil qu'un malade m'a demandé s'il reviendrait et une autre s'il était marié...

LE MUSÉE DES CADAVRES

Au mouroir, on fait des cadavres incroyables. Des maigrichons qui auraient effrayé les résidents d'Auschwitz, quelques maladies de la peau très rares, des travelos squelettiques aux amples poitrines gonflées de silicone... Comme ils sont des milliers à passer par-là pour visiter, écouter des conférences sur le sida et faire des donations, un spécialiste en *marketing* a su faire comprendre aux autorités qu'un petit musée de la mort attirerait plus de donateurs encore. On consacra donc deux pièces à cette fonction. Une quinzaine de cadavres tout nus est exposée là, dans des aquariums bocaux de formol pour qui veut les voir. On essayait d'avoir les plus beaux et les plus rares spécimens mais, sur ce point, l'opération a échoué. Tous les pré-cadavres spectaculaires ne sont pas assez gâteux pour accepter d'améliorer la collection de nus!

En gros, on reste avec le capital de cadavres du départ : ceux qui avaient accepté et signé lorsque les salles d'expositions n'existaient pas encore. Ils ne savaient pas exactement de quoi il serait question et personne n'avait parlé de nudité.

Au capital de départ, on ajoute un enfant de temps en temps, parce que ça émeut plus facilement et parce que l'enfant, toujours orphelin bien sûr, n'est pas en mesure de s'opposer à la volonté du tuteur officiel qui est l'autorité du mouroir.

J'ai eu un malade en salle qui avait une tête de jésuite. Vous voyez le style n'est-ce pas ? Le corps droit, très sec, le visage dur comme le fer mais qui laisse savoir d'emblée qu'il n'est impitoyable qu'avec lui-même, jamais avec les autres. La rigueur faite chair quoi ! Oui, la rigueur de celui qui, parfois, donne des cours de morale, mais sans sombrer dans ces travers si fréquents chez nos ecclésiastiques d'autrefois : en lui, de toute évidence, aucun pharisaïsme.

Donc mon bon jésuite est en train de rendre l'âme en se desséchant plus et plus, sans jamais se plaindre. Il ne demande rien, parce qu'il doit expier. Il est certain, lui, d'avoir commis une faute morale, alors que les autres mâles agonisant à ses côtés semblent plutôt regretter une erreur technique...

Le *manager* vient coller un avis sur la couverture de son dossier : attention ! Pour lui, pas de crémation ! Qu'on s'en souviene en temps utile !

Eh oui, le marabout voulait donner sa dernière leçon après sa mort : que sa faute, son péché soit exposé haut et fort pour que les jeunes générations comprennent mieux le chemin de la vraie vertu !

Puis il est mort. On l'a quand même envoyé au four, parce qu'il est mort trop tôt. Sa dépouille, certes déjà très maigre, n'était pas assez boutonneuse, siliconée ou tatouée pour susciter l'admiration. Il ne méritait pas le prix d'un embaumement.

VIOL AU MOUROI

Grand émoi ! Le dernier scandale qui circule de bouche en bouche au mouroir fait état de mœurs sexuelles: profitant ici d'une stupeur et là d'un sommeil profond, un vicieux qui ne doit pas aimer les grasses chipote les seins vides de l'une ou l'autre agonisante.

Même la police est mise sur l'affaire. Deux jours après, le gaillard est coincé et reconnaît les faits. On ne le libère que quelques heures plus tard, après qu'il ait accepté de payer 40 dollars à chacune de ses victimes qui ne serait pas encore morte.

Le lendemain tout le monde est ravi, surtout les offensées qui sourient à pleines dents parce qu'elles vont encore pouvoir s'offrir quelques extravagances imprévues avant le trépas !

Dans mon pays, où il y a deux fesses dans chaque neurone, il y aurait eu affaire d'état, long procès hyper médiatisé, cinq associations de dames patronnesses constituées en parties civiles, une chiée de psychologues en émoi... Et c'est sans dire la deuxième humiliation des offensées soudainement réduites publiquement à leur identité sexuelle!

Oui, j'ose le dire haut et fort ; la Thaïlande n'est pas encore prisonnière de son sexe comme l'Occident. Elle n'a d'ailleurs pas encore besoin de pornographie pour survivre... Ca change... américanisation oblige... Ils sont tellement psychologiquement sains aux États-Unis !?!

LAIT DE SOJA

Lorsqu'on nous l'a apportée, cette enfant n'avait que cinq kilos de tendons, de peaux, d'os... Elle avait pourtant déjà un an et trois mois. On la tenait pour morte dans les quinze jours.

Elle chiait du sang, n'avait même pas la force de téter. Sa peau, toute ratatinée de partout, nous faisait croire qu'à l'intérieur, son foie et ses reins n'étaient plus que trognons desséchés. Je la photographiais beaucoup parce que je m'étais juré d'en faire un mythe, de rendre à cette enfant une deuxième vie, virtuelle... Je la suivrais jusqu'à son bocal de formol dans *l'after dead room* et, par quelques fichiers auto-exécutables, je la ferais circuler ensuite de site en site sur Internet...

La petite n'en finissait pas de ne pas vouloir mourir. Des mois que cela durait. Je m'étonnais aussi d'un détail médical: elle n'avait jamais de candidose dans la bouche, alors que tous les malades du SIDA en ont dès que les CD4 tombent en dessous de 200. N'ayant aucun labo à ma disposition, je mettais cela sur le compte de l'exception qui confirme la règle.

Une des esclaves me fait remarquer distraitement qu'elle aime le lait de soja. J'imagine soudain que ce bébé ne meurt peut-être pas du sida mais d'un problème de malabsorption. J'interdis le lait normal... et le miracle se produit. Elle grossit quasi à vue d'œil...

Il faut qu'elle parte du mouvoir. Maintenant qu'elle est forte, j'ai peur que les microbes de la salle (qui ne font pas toujours la différence) la bouffent toute crue. J'avais ainsi, quelques semaines plus tôt, perdu un garçonnet asymptomatique et même gros qui avait, faute de gardes, dû rester quelques heures seulement dans la salle des agonisants. Il a quitté la salle sur mes instantes requêtes. Trop tard. Il est mort quelques heures plus tard, d'une infection pulmonaire aiguë. Hors salle, personne n'a eu le temps de se rendre compte de la gravité de son état et personne ne m'a appelé.

Il faut que la fillette parte du mouvoir. Je sais d'avance que la lutte sera ardue ; tous les esclaves et les mourants l'aiment, la petite ! Personne ne voudra qu'elle s'en aille ! Les visiteurs aussi s'y attachent. Un Chinois avait déjà offert un joli petit cercueil tout

travaillé et coloré qui traîne là devant l'entrée depuis quelques semaines. Un bocal de verre est prêt lui aussi...

On intrigue avec l'un et l'autre... et finalement avec de riches Allemands qui justement s'intéressent aux enfants séropositifs. C'est gagné. La petite fille nous quitte vivante ! Elle recevra même le plus coûteux traitement qui, peut-être, lui permettra de sortir définitivement du fossé.

Je dis à un des Occidentaux présents ce jour-là que l'enfant est sauvée, mais que certainement un autre viendra très prochainement. Il faut qu'un enfant aussi paie de son corps... pour faire jouir Dieu, que j'aime de moins en moins!

Le jour suivant, un autre bébé entre en salle... Le beau cercueil coloré ne sera ni inutile ni trop petit... A moins que...

UN TIROIR PAR DÉFUNT.

Après l'incinération des malades, quelques bouts d'os traînent dans les cendres. On les rassemble pour les emballer dans un morceau de toile crue. Un sac par cadavre, avec une étiquette pour savoir qui est quoi. Et puis ? ...Eh bien, on ne sait pas trop quoi faire puisque les familles, en général, craignant peut-être les foudres des mânes de leurs morts, refusent de récupérer ces humiliants souvenirs.

On a finalement décidé de ranger les sacs autour d'une grande statue de Bouddha.

En quelques années, Bouddha tout entier a fini par disparaître sous la montagne d'os. Un donateur ému a alors décidé d'offrir une belle grande armoire avec d'innombrables tiroirs nominatifs ; cela ferait moins désordonné et plus respectueux à la fois de Bouddha et des défunts, a-t-il sans doute pensé. Hélas, les tiroirs étaient vraiment trop petits pour avaler ces morceaux de fémurs et autres tibias mal consumés. Hors de question de remettre tout cela au four pour parfaire la crémation : le gaz coûte cher et d'ailleurs les fours sont déjà occupés par les suivants.

Il ne restait qu'une solution bon marché : moudre ces ossements pour en faire une poudre plus facile à ranger. On a désigné quelques volontaires parmi les malades encore valides pour accomplir la

besogne. Sac après sac ils ont déversé les restes de leurs prédécesseurs dans des vases d'apothicaire pour les piler... Il arrivait régulièrement qu'un travailleur ait connu l'un ou l'autre de ceux qu'il broyait. Il souriait alors en évoquant tout haut un souvenir lié à ce devancier avant de le pulvériser en quelques coups de cette massue de bois habituellement utilisée pour préparer la salade de papaye.

Ainsi maltraités les défunts récalcitrants finirent tous par intégrer leurs tiroirs respectifs.

Une fois l'armoire pleine, les travailleurs sont repartis vers leur propre mort et la montagne a repris de l'altitude. On cherchait déjà de nouvelles solutions.

...NI ANGE NI CRAPULE...

Un vent de folie a saisi le mouvoir. Il fallait s'y attendre. La mort au quotidien pendant quelques années, et le cerveau déraile... Quelques mois suffisent parfois, surtout chez les jeunes.

Tout rejoint la démesure. C'est par milliers maintenant que, chaque mois, les donateurs-touristes passent entre les lits des mourants. Il faut plus de morts, plus de spectacle morbide, plus d'émotions ! Pour ces touristes, des séropositifs valides jouent de la musique. D'autres vendent des petits squelettes en plastique en guise de porte-clés. Au bureau, pour décorer le mur, on a même pendu un vrai squelette.

Ils ont aussi décidé de faire des statuettes avec la poudre d'os de nos défunts... Les malades qui sont encore capables de se déplacer peuvent aller les admirer dans le jardin.

Dans le musée des cadavres dont j'ai déjà parlé, on pousse l'audace jusqu'à exposer le corps du mari de celle qui pouvait encore marcher (elle est devenue hémiplégique quelques semaines plus tard, suite à un saut de quatre étages).

La machine tourne : l'argent rentre. On voit grand. On dit aux journalistes qu'ils seront bientôt dix par jours à rendre l'âme et qu'il est temps d'investir pour des crématoires qui soient à la hauteur des besoins de l'usine. Des donateurs se sont présentés. On en a donc

construit six nouveaux à deux pas des deux anciens. En tout, huit cheminées.

Les Européens qui passent frissonnent ; tous cela nous ramène à un passé trop récent. Les fours, les statuettes... Bientôt les cheveux ? Ou les chaussures ? ...Et puis les savonnettes ?

Dans l'exaltation liée à la croissance du mouvoir, on a édifié les salles sans même avoir mesuré préalablement la taille des lits et des tables de chevet. On y dispose donc les malades comme on peut. Qu'un patient vomisse et on ne peut pas nettoyer son lit sans commencer par en déménager trois autres. On laisse donc le vomi là où on ne le voit que difficilement. Comme à Calcutta, les mouches s'y régalent, avant d'aller se coller aux lèvres et aux yeux d'autres agonisants. Le pus se porte bien et fait des petits. Si on se salit avec du sang contaminé ou les couches d'un malade, il faut franchir deux portes, en déposant préalablement des microbes aux clenches, avant d'avoir accès à un évier et d'infecter la poignée du robinet, qui n'est pas adaptée pour cette mission... Des marches imprévisibles font tomber les malades chancelants qui essayent d'atteindre les toilettes. Certains sont donc morts d'une hémorragie cérébrale plutôt que du SIDA (ce qui n'est pas plus mal, j'en conviens, mais quand même !).

A cause du reflux des égouts lors des grosses pluies, on a fini par être forcé d'utiliser le quatrième étage. Mais on n'avait pas prévu d'ascenseur (ou, peut-être, l'entrepreneur « gentiment imposé » ne savait pas en assumer la construction). L'ingénieur de l'entreprise, visiblement très « concerné » par les malades, préférerait, semble-t-il, les plans inclinés. A cause de mauvais calculs, les plans inclinés sont trop abrupts pour les chariots de linge et de nourriture, les personnes âgées, les malades vacillants, les chaises roulantes et les civières. Et tout à l'avenant...

Pas facile dans ces conditions d'aimer ce qu'on fait. Dix hangars avec des malades à même le sol, une ventilation forcée vers l'espace extérieur, quelques tuyaux d'arrosages et une bonne évacuation de l'eau usée et nous serions, à coup sûr, tous bien plus en sécurité... y compris les malades, qui n'auraient ainsi plus l'occasion de voler les microbes de leurs voisins.

Je vais finir par regretter les méthodes africaines ou cambodgiennes à ce semblant de modernité qui en ignore tout sauf l'apparence.

Pour mieux résister au désordre affectif qui est progressivement devenu la règle du lieu, depuis 2001, certaines travailleuses ont adopté des chiens qu'elles choient de mille tendresses, qu'elles gavent et caressent dans la salle des infirmières, alors que, de l'autre côté de la vitre, des malades meurent de soif parce qu'ils ne sont plus capables de porter un verre jusqu'à leurs lèvres. Elles papotent et grignotent des mangues des heures durant, tandis qu'ils gémissent et que les escarres fermentent dans les excréments.

Un jour, contre toute logique diplomatique, je me suis fâché parce qu'une travailleuse, pour ne pas avoir à le faire plus tard, avait déjà placé le cercueil ouvert à côté du lit de celle qui vivait encore mais probablement plus pour longtemps.

Presque tous les volontaires occidentaux venaient, d'une manière ou l'autre, se plaindre chez moi du comportement des travailleuses. Ils pensaient peut-être que je ne savais pas. Ils pensaient peut-être que je pourrais sévir... Puis, tous ces généreux volontaires occidentaux, après quelques semaines, rentraient chez eux pour se remettre de leurs aventureux congés payés et se faire bénir par tout un peuple d'admirateurs pour leur bravoure et leur grand cœur.

Elles, ne sont pas des *généreuses volontaires*. Mais deux ans plus tard, ces travailleuses qui parfois n'ont toujours pas vingt ans, sont encore là, dans cette maudite salle. Tout leur peuple, plutôt que de les bénir, les craint. Peut-être que certaines resteront célibataires toute leur vie, parce qu'elles soignent des sidéens et qu'elles n'ont ni les moyens ni le temps de rencontrer ceux de leur peuple que cela n'effraie pas. Je m'étonne toujours de ce qu'elles ne sombrent pas toutes dans le cynisme et la cruauté. Quelques-unes restent irréprochables, toutes analyses confondues... Elles seraient mes filles que j'en serais fier comme Artaban. Mais ces héroïnes ne seront pas plus remarquées par l'employeur que par les chiées de touristes et de journalistes qui passent.

(Dans un hospice, la qualité des travailleurs, c'est comme le vomit derrière les angles, on l'évalue mal si l'on ne travaille pas soi-même en salle).

Il y a dans le destin de ces filles quelque chose d'amer et de révoltant. J'explique au gentil volontaire qui vient dénoncer la cruauté de l'une ou l'autre que je le sais déjà, mais que je ne peux rien faire là-contre; je suis comme lui : un volontaire, rien de plus.

Entre cette travailleuse-là et les souffrants, il y a un mur trop épais. C'est le même mur qui séparait les soldats des juifs à Auschwitz. C'est une question de survie. A Auschwitz aussi d'ailleurs ; ils acceptaient le travail pour être sûr de ne pas être envoyé sur le front russe... Ici elles acceptent parce qu'elles veulent avoir de l'argent... Comme les soldats d'Auschwitz, elles ne se rendaient pas compte qu'en entrant dans cet engrenage, elles allaient probablement perdre jusqu'à la plus élémentaire sensibilité à la souffrance des autres. Tortureraient-elles si on le leur demandait ? Pour certaines, oui. Je le pense, depuis que j'ai compris que celles-là ne donnent pas à boire aux malades invalides pour avoir moins d'urine à gérer... Toujours est-il que, si elles ne fabriquaient ce mur entre elles et les souffrants, elles deviendraient plus folles encore. Peut-être s'amuseraient-elles, à leur tour, à faire des statuettes avec la poudre des cadavres de leurs anciens patients ? Elles n'en sont pas encore là...

Je demande au généreux volontaire ce qu'il était, lui, à vingt ans. Aurait-il accepté de travailler plus charitablement dans les mêmes conditions ? Plus de douze heures par jour, six jours par semaine, sans congés payés ni sécurité sociale, pour un salaire horaire inférieur à celui d'un aide-maçon ? Supposons même qu'il ait accepté ; à cet âge, n'aurait-il pas construit un tel mur en moins de six mois ? Il baisse le front. Il a compris. Qu'aurait-il fait, lui, à Auschwitz ? Juger, c'est facile lorsqu'on ne se projette pas trop dans les contextes de ceux qu'on juge...

Il me dit alors :

-...mais simplement lui demander de ne reprendre les plateaux des repas qu'après avoir laissé assez de temps aux malades pour manger à leur faim... serait-ce trop demander ?

Je lui réponds qu'elle le fera *si* elle veut faire plaisir à celui qui le demande, mais pas pour les malades, et que donc, sa première ambition à lui, volontaire, doit être de lui plaire. C'est plus difficile à obtenir que de plaire aux malades... Je suis bien placé pour le savoir.

- Pourquoi ne vont-elles pas travailler ailleurs ?

Logique d'esclave : elles reçoivent un salaire plus petit que les barèmes légaux et ne jouissent pas d'une véritable sécurité sociale, mais ici elles peuvent faire des heures supplémentaires.

Officiellement on ne peut pas... mais les officiels sont trop loin de ces sales besognes pour le savoir et sévir.

Les travailleuses veulent rassembler le plus d'argent possible pour payer les études d'un petit frère, pour payer une dette de la famille... ou, plus prosaïquement, pour acheter un téléphone portable.

Ce sont elles donc qui veulent travailler douze heures par jour et six jours par semaine. L'employeur l'a tellement bien compris qu'il paye chaque heure supplémentaire à peine plus que les heures normales : au total elles gagnent ainsi juste un tout petit peu plus que ce que gagnerait une travailleuse normale de même niveau, présente seulement 40 heures par semaine, dans des conditions légales et sans risque professionnel.

Pourquoi cette logique salariale de fermier du dix-neuvième siècle ?

L'argent ne semble pas être le problème, puisque l'on construit partout des bâtiments sans utilité. On fait des dépenses somptueuses et absurdes...

Par ailleurs l'employeur ne semble pas particulièrement avare...

Pour mieux comprendre l'imbroglio, il faut retourner en arrière, aux temps héroïques des débuts. C'était l'époque où les malades du sida, dans certains hôpitaux, étaient abandonnés à leurs sorts au fond des corridors. Des infirmières poussaient le bol de riz avec un bâton pour le mettre à portée de bras du mourrant au cas où il aurait été encore

capable de se nourrir. Tout un peuple était victime d'une stupide campagne de prévention contre le sida inspirée par l'Organisation 'Occidentale' de la Santé et qui était mal adaptée aux réalités culturelles locales.

Lorsque la classe dominante, très bien formée (mais, comme partout, ignorant tout des réalités existentielles de ses classes inférieures) commençait à mesurer les erreurs de stratégie, il était déjà trop tard. Les pauvres étaient terrorisés par les malades symptomatiques exclusivement et la classe moyenne (y compris une partie des médecins et quasi toutes les infirmières) était terrorisée par tous les séropositifs en bloc ! Il n'en fallait pas plus pour que l'épidémie devienne, dix ans plus tard, le deuxième fléau de la nation (après le problème plus terrible encore de la drogue).

Dans ce contexte, un bonze lucide et compatissant a pris en charge quelques séropositifs et mourants. Il n'avait pourtant pas le sou en poche.

Le bonze a dû combattre les villageois des alentours qui craignaient une contamination par les moustiques.

Il a dû combattre les médecins qui n'aimaient pas voir dénoncer leur légèreté déontologique.

Il a même dû combattre un certain clergé qui voyait d'un mauvais œil cette contamination du bouddhisme par des valeurs chrétiennes : un bonze, selon la règle, ne peut pas se lancer dans ce style d'activité laïque.

Par contre, la classe dominante voire toute l'intelligentsia, très sensible aux valeurs occidentales, a cru que le bouddhisme avait enfin trouvé sa mère Teresa ! Le bonze allait corriger les erreurs du passé.

On l'a donc encouragé et couvert d'or pour soutenir son œuvre.

La classe moyenne venait faire donation pour être vue avec l'élite.

Puis les pauvres sont venus donner aussi.

Bref tout le monde donnait.

Mais les malades venaient aussi de plus en plus nombreux.

Le bonze devait rassembler des sommes de plus en plus colossales. Pour suivre le mouvement, il a donc fallu jouer plus systématiquement avec les media.

Au prix de quelques déformations de la réalité attendues par les journalistes, on a accru la mythification du fondateur et augmenté ainsi le flux des donations.

Les malades arrivaient plus nombreux encore.

A cette époque, j'ai vu des malades mourir en serrant le portrait du bonze sur leur poitrine puisque lui, on peut le comprendre, ne fréquentait déjà plus la salle des agonies que quelques minutes par mois, pour filmer des séquences publicitaires.

Las de changer les couches et de laver les corps pourris, il s'est empressé de comprendre que sa vraie mission - et sur ce point il ne se trompait pas du tout - c'était de trouver de l'argent.

Trouver de l'argent, oui mais où et à quelles conditions ? Il ne faut surtout pas croire que les donateurs sont tous des purs philanthropes. Le taux de philanthropes est très élevé chez les petits donateurs ... beaucoup moins chez les grands ! Mais il faut rester sur terre ; c'est des grands donateurs dont on a le plus besoin !

La palette des exigences de ces grands donateurs est très diversifiée. Pour l'un, il faut que l'on fasse du dur avec son argent, du visible... qu'on puisse voir que l'argent n'a pas été détourné !

Pour l'autre, il faut qu'on puisse voir son nom gravé en lettre d'or sur un mur...

Pour le troisième, de préférence, pas de noms gravés. Peu importe ce que le bonze fait de l'argent d'ailleurs pourvu qu'il soit dépensé dans les magasins et les entreprises désignées... (vous imaginez aisément que derrière ce profil de donateur il peut y avoir de tout. Ils peuvent à eux seuls expliquer pas mal de mystères dans les choix d'investissement !). Pour le quatrième, contrairement au troisième, ce qui l'intéresse surtout, c'est un reçu nominatif qui permet par exemple la défiscalisation. Pour le cinquième, etc.

Mais avec une telle diversité d'intentions, l'imagination va bon train ! Les pires rumeurs circulent. Des espions de l'un ou l'autre ministère viennent jouer au volontaire. Des journalistes d'investigation essaient de rassembler des documents...

Comme ces braves justiciers imaginent difficilement que je puisse faire un tel travail sans être rémunéré, ils pensent que je suis dans le secret des dieux. Des visiteurs viennent me poser des questions étranges. On me met en garde... Pour ces gens-là, difficile d'imaginer que je ne rencontre pas le supérieur deux fois par an.

Très sincèrement je ne sais rien de plus que ce que je viens d'écrire. J'observe comme tout le monde les bâtiments vides, les salles de conférences pléthoriques, les *salas* en pagailles, les garnitures, les alignements d'ordinateurs ou de crémateurs inutiles, des dépenses immodérées pour les jardins...

Le drame, vous l'aurez compris, c'est que la facture d'électricité, les ressources humaines, la nourriture, les médicaments et autres coûteux caprices de mouvoir intéressent rarement les riches donateurs. Si l'hospice n'est pas vraiment libre de dépenser l'argent des donations comme il l'entend, il faut faire des compromis.

Qui oserait le critiquer ? Pour l'observateur extérieur que je suis, l'hospice n'est pas plus critiquable que les hôpitaux et les ONGs qui refusent ces malades.

Deux-trois mourants arrivent chaque jour, rejetés par les institutions publiques. Doit-on les laisser crever sans soins dans des greniers sombres ou autres bas fossés ? Qui voudra attaquer le moine devra prendre tout en charge s'il n'est pas un minable. Ceux-là ne se bousculent pas au portillon... Il n'y a personne derrière le portillon !

Si on critique le bonze, il faudra peut-être aussi attaquer la mère Teresa. Qui osera ? Il faut avoir les reins solides ! Ce bonze investit plus pour ses mourants, beaucoup plus, que ce que faisait feu mère Teresa à Calcutta. Cela, pour avoir moi-même fréquenté les deux mouvoirs, je peux le confirmer sans l'ombre d'une hésitation.

Or, Teresa, à l'époque où je suis passé en Inde, avait probablement bien plus d'argent que notre bonze. Elle nourrissait déjà 69 fondations religieuses de par le monde et plus de 90 en Inde. Mais à Calcutta, dans des pièces crasseuses, ses mourants ne recevaient pas même les soins médicaux les plus élémentaires. Des mouches organisaient les épidémies de diarrhée et son hospice était considéré comme l'un des plus prolifiques pourvoyeurs de tuberculose du Bengale.

Lorsque la charité atteint ces dimensions l'air devient trop brûlant pour les poumons des petites gens et des journalistes de caniveau. Il n'y a plus de saint ni de crapule. Juger devient quasi impossible. L'avocat de Teresa dira par exemple qu'elle laissait le mouiroir de Calcutta dans des conditions moyenâgeuses pour en faire le principal panneau publicitaire de son œuvre.

L'argent vient surtout des paroisses riches, c'est bien connu dans le monde de la coopération. Or, chez ces gens-là, les idées sont très très simples lorsque l'on parle de la pauvreté ! Il faut donc des images très très simples pour ouvrir leurs portefeuilles.

On laisse crever quelques centaines de gueux dans un décor obscène parce que, dans les paroisses riches, ce genre de tableau correspond parfaitement au fantasme du pauvre à aider.

On y laisse couler des flux de jeunes volontaires immatures pour propager l'image d'Epinal de par toute la catholicité. Seuls les volontaires et les journalistes un peu plus lucides veulent et peuvent avoir accès aux vrais centres d'action des Sœurs de la charité.)

Pourquoi hésiter à entrer dans cette logique si, grâce à la formule, on peut améliorer le sort de milliers d'autres gueux par ailleurs ? Qui sont les coupables ? La mère Teresa ou les paroisses de chez nous ?

Laissons là ces questions d'argent et revenons à Lopburi.

La source de notre malheur, aux travailleuses, aux volontaires et à moi est ailleurs...

Le moine, qui s'est d'abord imposé comme créateur de projets, s'est révélé aussi être un surdoué en collecte de fonds, un surdoué en relations publiques, un redoutable connaisseur du fonctionnement des médias, un expert en psychologie des masses... Mais, ignorant les nouvelles réalités de la salle qu'il avait pourtant créée, il administre ce

qui est devenu une usine de la mort comme il dirigeait ce qui n'était alors qu'une petite entreprise familiale.

Voilà la source de notre malheur. Il n'est évidemment pas un scientifique. Il n'a étudié ni la médecine ni la gestion hospitalière. Impossible de démystifier sa politique de rémunération, ses pratiques de recrutement, ses critères de mérite, etc. La gestion des ressources humaines à l'intérieur de la salle des agonisants, c'est presque comme l'architecture des bâtiments qu'il nous offre à utiliser : le comble de la contre productivité.

Les risques professionnels sont démesurés, au regard de ce qui pourrait être fait avec moins d'argent. Un quart de notre énergie est perdu pour lutter contre les microbes stagnant dans l'air mal ventilé... Un autre quart est perdu par le manque d'ergonomie... Un quart supplémentaire est perdu par la mystérieuse évaluation des compétences personnelles et l'inadéquation des rémunérations consécutives.

Voilà notre principal problème!

GOUROU ?

Est-il un grand spirituel ?

Comme tous les occidentaux, ma première tendance est de juger la valeur spirituelle des orientaux (Mahatma Gandhi, Dalai-Lama, et autres Ayatollah Khomeyni) à partir du critère judéo-chrétien de compassion ou celui de la sagesse intellectuelle. Mais j'ai assez voyagé maintenant pour me rendre compte que ces critères ne sont pas les seuls possibles.

De fait, ce bonze a d'abord été pour moi un grand spirituel de la charité, puisqu'il insufflait de la compassion dans un peuple qui en était dépourvu.

Puis, je l'ai considéré comme un monstre d'ambiguïté, puisqu'il était aussi capable de faire des statuettes de ses protégés et de créer un musée des cadavres...

En observant le comportement de son peuple devant ces statuettes et ces cadavres, j'ai dû revoir ma position. Pas de scandale, pas de mouvement de presse, pas même de l'étonnement dans les classes les

plus instruites de la population... juste quelques timides remontrances parmi les plus occidentalisés d'entre eux.

N'étais-je pas plutôt moi-même victime de ce sentimentalisme débridé et morbide qui caractérise aujourd'hui les cultures occidentales ?

D'autres grandes civilisations ont embaumé des morts et fait flûtes en tibias. Après tout, même l'univers judéo-chrétien a ses momies, ses reliques et autres bouts de morts sous verre qui sont exposés voire vénérés... Ce qui m'avait choqué, en fait, ce n'était pas tant les statuette que la possibilité de ceux qui vivaient encore de voir ce qu'ils seraient quelques jours ou quelques semaines plus tard... Oui ! Ce qui me choquait, c'était de voir que tout ce peuple-là, y compris les agonisants, pouvait avoir ce grand détachement par rapport à la mort elle-même, alors que nous croupons dans des angoisses irrésolues.

En ce qui concerne la valeur spirituelle du moine, je dois donc me plier au jugement des siens : son peuple, toutes classes confondues, le vénère. L'élite religieuse de son pays lui accorde des titres de plus en plus ronflants. Il m'est juste permis d'essayer de comprendre pourquoi. Si je l'ai détesté parfois, justement à cause de ses statuette faites avec mes patients, aujourd'hui je le respecte et l'admire, comme tous ceux qui savent rappeler aux Occidentaux qu'ils ne sont pas les détenteurs de valeurs absolues. Il a raison contre nous puisque son peuple sourit plus que le mien. J'en sais trop déjà sur cette culture pour pouvoir me contenter d'un jugement de touriste.

RACKET

Le bonze a placé à la tête de son village de la mort un homme fort. Il tient d'une main de fer tout ce petit monde de désespérés, que parfois l'ivresse tente plus la sagesse.

Les héroïnomanes et les alcooliques n'ont qu'à bien se tenir... On ne fume qu'en cachette et les mœurs sont surveillées.

Cet homme eut à combattre des gangs de trafiquants, de voleurs, de violents... Une mafia de racketteurs venaient battre des paralysés de la salle des agonisants ; nous nous en rendions compte trop tard, à cause des ecchymoses et des plaies ouvertes... Les victimes, terrorisées, n'osaient pas parler, pas plus que les voisins de lit.

Oui, il n'y a pas que des anges qui attrapent le sida et viennent échouer là.

Je reconnais un génie en cet homme qui empêche ce petit peuple d'implorer. Mais j'ai dû accepter qu'il confonde les mots *organisation* et *autorité*. Il n'y a pas d'organisation. Il y a un immense capharnaüm que seule la peur que suscite son chef semble empêcher d'implorer. J'ai aussi dû accepter que lui aussi, malgré ses responsabilités, ait une caractéristique qui appartient à presque tout son peuple : pas de compassion ! Absolument aucune compassion ! Tant les souffrances de son personnel que celles des malades sont hors de sa sphère.

GÉNÉROSITÉ ET COMPASSION.

J'ai traîné mes bottes dans plus de trente pays et je reste convaincu que celui-ci est l'un des plus généreux de la terre. La compassion par contre n'y existe pas. Les Occidentaux ne comprennent jamais ce paradoxe.

Des pauvres et des riches viennent donner le quart de leur paie du mois, et puis entrent dans la salle des agonisants comme dans un zoo. Ils filment les visages que rongent les tortures, comme s'il s'agissait des grimaces d'un singe. J'examine un malade et les voilà qui ouvrent la porte et surgissent en groupe. Ils s'arrêtent tout près de nous et nous entourent de cette innommable curiosité qui peut faire tellement mal. Que le malade soit déjà mort, qu'il soit nu, qu'il ait même mon index sur sa prostate, ils ne décrocheront pas leurs regards d'ahuris. Je les toise avec les sourcils froncés. Ils ne comprennent pas. Je dois manifester de la mauvaise humeur et friser l'impolitesse, avec du sang ou de la merde sur le doigtier pointé dans leur direction, pour qu'enfin ils admettent avec moi que celui qui meurt n'aime pas plus qu'ils ne l'aimeraient eux-mêmes cette indécente curiosité

- Mais ne sont-ils pas des mourants et eux des généreux donateurs ?

pensent-ils, sans rien comprendre à ma colère.

Pour ne pas me fâcher davantage et par crainte de commentaires plus désobligeants encore, ils se décident enfin à passer aux malades suivants.

Comme la plupart des Occidentaux qui jugent, j'ai sombré dans la tentation totalitaire qui consiste à croire que sur ce point, la morale Occidentale est universelle, que c'est donc le mouroir qui est pourri, que cet endroit n'est pas représentatif de la morale thaïlandaise. J'ai dû revoir mon jugement en reconsidérant un fait qui m'avait surpris dès mon arrivée sur les lieux : j'ai vu des centaines de mères victimes d'avoir simplement obéi au devoir conjugal, ayant parfois un ou plusieurs enfants infectés à charge, mourir et recevoir un office funèbre célébré par des bonzes soignés depuis des années par de coûteux médicaments antiviraux. Ces mêmes bonzes chantaient aussi bien les offices d'enfants morts... J'étais choqué...choqué... Les bonzes ne seraient donc pas des malades comme les autres ? Je devais comprendre que les morales ne se ressemblent pas puisque ces bonzes étaient aidés par une solidarité entre bonzes. En hauts de la hiérarchie du clergé on avait nécessairement fait un choix en fonction de ce qu'ils considéraient comme des priorités religieuses. Au moins une religion au monde, celle des Thaïlandais, fait passer la vie de ses moines avant celle de ses mères. Ce jugement était semble-t-il relayé par l'élite du pays puisque c'est l'une des plus prestigieuses universités de Thaïlande qui prodigue les soins à nos bonzes. On n'ose pas croire que des médecins de ce niveau agissent ainsi sans que ce soit parfaitement conforme à leur morale. Plus de sept ans après, le mouroir n'offre toujours pas le moindre kopeck pour initier un traitement au profit des mères sus-citées. Ce sont des volontaires, uniquement des volontaires qui paient de leur poche et de leur temps pour offrir aux malades laïcs un accès à ces traitements ! Je devais admettre que la compassion n'est pas une valeur universelle puisque ceux qui sont supposés la promouvoir refusent le sacrifice. C'est la terrible question, pour nous étrangers, de ce qu'il appellent « *tham boun* ».

LE TROISIÈME ÉTAGE

Il était très doux. Il était timide aussi. Je pense qu'il s'était fait enfler par un escroc un jour d'ennui et que cela lui valut quelques virus qui surent vite faire bonne chère de sa chair. J'avais quand même réussi à le sortir vivant de la salle des agonisants. Mais il était déjà trop maigre pour pouvoir penser à une vraie nouvelle vie. Il vivotait donc dans le village de la mort. Puis, un matin, il est monté au troisième étage et a plongé la tête en avant vers la dalle de béton du rez-de-chaussée.

Un visiteur ne parlant pas leur langue aurait bien évidemment commenté la dépression, le désespoir ou même la lucidité morbide, ou que sais-je de plus triste encore lié à l'irréversibilité de la maladie... Dans une gazette de son pays, on raconterait que ce malade avait peur des souffrances à venir ou le désir bien légitime de ne pas tomber dans la déchéance absolue... Mais de la vérité, le visiteur ne parlera pas puisqu'il croit la connaître ; le sujet semble tellement simple ! Ce pauvre suicidaire n'avait pas d'argent. Il volait de temps à autre l'argent d'un malade distrait ou comateux, pour se payer un Coca-Cola... et puis cela c'est su. Lorsque lui-même a su qu'on savait, il a pensé que l'information remonterait vite jusqu'aux instances supérieures et qu'il serait donc chassé du village de la mort. C'est la règle du jeu. La perspective de cette humiliation publique d'abord, puis de se retrouver dehors, tout seul, sans famille, sans maison, sans argent... c'était trop pour lui. Il a préféré le grand saut... et tant pis pour le temps qu'il lui restait à vivre.

En bas, sur la dalle de béton, la mort ne l'a pas accepté tout de suite. Il a du attendre encore une bonne heure. Lorsque j'empoignais sa tête, les os du crâne bougeaient dans ce sac de peau qui lui servait de visage.

Une travailleuse, qui pensait que je ne savais pas encore l'affaire des vols et à qui je faisais part de ma commisération, me répond en toute pureté de cœur que je ne devais pas avoir pitié de lui parce qu'il n'était pas aussi saint qu'il en avait l'air !

Tout ici déborde de l'entendement, même la pureté de cœur.

DES OS ET DES LARMES

Huit ans, ...huit kilos. Amnat est totalement conscient, parfaitement lucide. Il le sera jusqu'à sa dernière minute. Sa maman est à son chevet. Elle n'a, pour sa part, plus que trente kilos. L'époux qui a apporté le virus dans le foyer est, tranquille depuis cinq ans, de l'autre côté de la mort.

Le garçon sait que d'autres enfants passés avant lui sur son lit sont maintenant traités par des médicaments chers et efficaces. Mais il vient de comprendre qu'il n'y aura pas accès. Je l'ai décidé de sang froid. Il est trop loin déjà. Il ne sera pas séparé de sa maman. Elle, elle a reçu un bonheur étrange : la certitude que son fils mourrait avant elle.

Tout est dit?

Presque.

L'enfant ne mourait pas. Après un mois, j'ai craqué. J'ai manœuvré pour obtenir que les Allemands prennent en charge et le fils et la mère si, avec une thérapie antivirale "à l'aveugle", j'arrivais à faire survivre l'enfant encore deux mois. Ils sont d'accord mais sont sûrs, eux, que l'enfant ne survivra pas à une thérapie lourde.

Je prolonge le supplice du garçon... ou en tout cas, je crois le prolonger ...jusqu'à ce qu'il demande lui-même, après une dizaine de jours, d'arrêter le traitement.

Il meurt le lendemain.

De son propre chef, la mère, désenfantée, entre en salle des agonies quinze jours plus tard. Elle n'a rien, rien... que de la lassitude...

Je la renvoie chez elle avec des psychotoniques.

Elle revient quand même, ne mange plus, ne boit plus... Je l'accepte, pour la réhydrater par voie veineuse. Elle me demande le lendemain d'enlever la perfusion.

- C'est Amnat qui t'appelle?

- Oui, il m'appelle.

Je retire la perfusion. Elle meurt quelques heures après.

L'espoir peut être un poison redoutable.

LE GARÇON ET LE BOCAL

Il y a une large baie vitrée qui sert d'entrée à l'*after dead room*. Elle donne d'emblée la bonne perspective sur l'alignement des morts. Cette nuit-là, elle était grande ouverte. A l'intérieur, quatre bonzes s'affairaient avec une lampe baladeuse à bricoler quelque chose sur un mur. Les ombres portées des cadavres et des moines caressent parfois le gravier...

Assis sur un parapet, à deux mètres de la porte, vaguement éclairé de temps en temps par la lumière mouvante, un garçon regarde les bonzes et les cercueils de verre. Dans un mois, ou dans un an, l'orphelin sera lui aussi tout nu dans un de ces bocalux. Il le sait. Il n'a pas l'âge pour pouvoir s'y opposer et ceux qui l'ont accepté dans ce village de la mort l'ont fait parce qu'ils savent, eux, que ce sont les enfants morts qui fascinent le plus... Le garçon voit qu'il y en a déjà deux... deux fillettes, pas encore de jeune garçon... On l'attend. Il sait. Il sait. Il sait... Certains imbéciles ont même eu la maladresse de lui en parler...

Un frisson d'épouvante me parcourt tout le corps. Il me voit en train de le regarder de loin, dans le noir. Il me reconnaît puis tourne la tête. Pour lui, je symbolise la mort, je le sais... Je suis celui qu'il ne voit jamais que dans la salle où l'on souffre et où l'on meurt... Par trois fois, on me l'avait amené de force pour que je traite l'un ou l'autre de ses maux. Il hurlait de terreur... Il s'appelait Thonn.

Un jour, une seule fois, hors du mouvoir, il est venu et s'est collé à moi... Peut-être trente secondes, pas plus... Il s'est échangé pendant ces trente longues secondes quelque chose d'inexplicable qui me donne aujourd'hui encore la chair de poule si j'y pense intensément. Trente secondes, pas plus, je vécus un rapprochement absolu... Je voudrais revivre cela parce que ce fut pour moi un délice... Je me

déteste pourtant dans ce plaisir ; je me déteste dans ce délice, parce qu'il est un risque énorme qui me fait peur...

Cet épisode n'est pas une première dans ma vie relationnelle. Je dégage parfois ce quelque chose qui provoque cette bizarrerie. Il y a quelques années, en ville, j'avais vécu exactement la même chose, dans une salle de consultation d'un très gros hôpital où je m'entretenais avec un autre médecin et un franciscain. Un garçon très beau, un peu plus jeune que Thonn, qui venait d'entrer dans la pièce est tout de suite venu vers moi et rien que vers moi. Il ne me connaissait pourtant pas du tout, alors qu'il connaissait très bien le franciscain et la femme médecin.

Il s'est collé à mes jambes jusqu'à ce que je le serre dans mes bras et que nous nous échangions ce quelque chose d'ineffable et de puissant devant l'assemblée un peu intriguée qui sentait confusément qu'il n'était pas question ici non plus d'un câlin. Je ne sais pas faire des câlins.

Ce garçon-là aussi était séropositif.

J'étais rentré chez moi au soir, tout perturbé par ce souvenir. J'avais le sentiment que cet événement était tout chargé d'un sens prémonitoire que je n'arrivais pas à décoder. J'y pense encore et cherche toujours à traduire. J'étais inquiet aussi...

Il faut attacher ceux qui forcent cette forme de relation avec des malades qui ne sont plus des tout petits enfants. Lorsque j'étais étudiant, dans un service de cancérologie pédiatrique, j'ai croisé le regard épouvanté d'un garçon paralysé ainsi violé par une dame patronnesse. Elle venait *donner de l'amour*, comme elle disait. Je ne l'oublierai jamais. Elle le collait contre ses seins comme une Américaine hystérique serre son chien adoré (qui lui au moins, ne la déçoit pas !)... Le garçon a fini par vomir.

Elles sont nombreuses, ces folles et ces fous pleins de frustrations qu'ils ne savent pas nommer. Ils sévissent aux orphelinats, aux refuges d'enfants maltraités, aux salles d'enfants malades... en Europe, en Asie, en Afrique surtout, parce que là, plus qu'ailleurs, le blanc-bec se sent le droit d'être ignoble sans le savoir. Je ne veux pas être de ceux-là.

Lors de mon premier séjour au mouiroir, il y avait des chiens qui m'attendaient tous les jours, devant les travailleuses et les malades, à l'entrée de la salle des agonies... Depuis le premier jour, les chiens du mouiroir m'aiment. Une chienne en particulier le faisait savoir.

Me sentant arriver, de très loin, elle gémissait déjà. Elle se jetait à mes pieds et exigeait une étreinte voluptueuse à force de petits cris. Lorsque je la lâchais, la chienne sautait pour se coller à ma jambe d'une manière obscène. Toutes les personnes présentes, toutes des femmes, plutôt que de rire, me regardaient rougir en silence.

Maintenant, depuis que je suis devenu de glace, ces chiens me craignent.

Je suis devenu un *dur*.

Mais le monde a voulu me confondre une fois encore par la complexité de sa trame ; la demi-minute de fusion avec le garçon, qui sera dans quelques semaines nu dans le bocal de formol est bel et bien la seule demi-minute qui contienne une matière miraculeuse dans ma vie depuis que je suis devenu *un dur*.

Voilà quatre ans que je travaille ici.

J'ai passé cette année à prendre soin des mourants et pas une fois de la vraie gentillesse n'a coulé de mes mains.

558 morts cette année...

Je les voyais crever comme des abcès.

Lorsque je n'avais pas la maîtrise de la douleur et qu'ils gigotaient comme des suppliciés, ou étouffaient avec les yeux grands ouverts, pleins de terreur et fixés aux miens pour y lire une sentence, je les observais plus encore et me demandais comment il était possible que cela ne me fasse plus mal.

Un enfant qui meurt au milieu de la salle des agonies réclame que je le masse.

C'était Thonn.

Il fallut que je ne le masse pas et qu'il meure quelques heures après pour qu'enfin je sorte de ma stupeur. Par des règles d'alchimie que

j'ignore, la transmutation cérébrale s'est opérée ; enfin j'observais, avec l'effroi qu'il se doit, la puissance délétère de la peur. Puis, celle du sentiment...

Thonn est mort dans d'horribles conditions.
Dieu tout puissant ! Assez ! Assez !...

LA METAMORPHOSE

"HAPPY BIRTHDAY"

On entendait à la radio "*Happy birthday to you!*". Et un malade qui savait quelques mots d'anglais a chanté "*Happy dead day to you!*"... Ils ont tous compris. Ils ont chanté en chœur. Et ils ont ri, ri. Je riais aussi.

LE SENTIMENTALISME

Un Occidental de passage me demande de m'intéresser à un malade dépressif qui avait pleuré devant lui. Je fais parler le mourant et il pleure une deuxième fois, pour des raisons, somme toute, très valables. Comme j'ai le cœur dur maintenant, je me lasse vite de l'entretien et prétexte des besoins urgents d'un autre malade pour le quitter.

Un autre Occidental vient prendre le relais et le malade pleure une troisième fois.

Enfin, une travailleuse qui avait observé tout cela de loin vient à son tour et essaye de le faire rire... ce qu'elle réussit à faire en quelques secondes d'ailleurs. Elle était peut-être légère, mais les Occidentaux sont fous.

Nous, les Occidentaux, nous nous complaisons dans l'immaturité. Il y a comme une odeur de sadomasochisme mal conscientisé, mal assumé. Nous venons au mouvoir comme nous irions voir un film triste, en quête de sensations fortes.

- Ne m'arrachez pas à mes mourants ! Qu'ils souffrent beaucoup, surtout pour m'offrir le prétexte de beaux miracles ! Leur souffrance fait ma grandeur ! Que je suis beau lorsque je nage dans

les larmes des autres ! Regardez-moi ! Regardez-nous ! Des larmes transfigurées par ma compassion !

Je regarde un nouveau volontaire travailler. Je me regarde. Mon miroir ! Moi avant d'être devenu de la glace. Moi aussi, je laissais mon âme mijoter dans cette soupe de larmes, de confidences tragiques et de miracles coulant de mes mains. Moi aussi, ne brillant ni dans les sciences, ni dans l'art, ni dans le *business*, ni par une splendide progéniture, j'ai cru trouver là le moyen de m'aimer et de mériter mon existence.

Moi aussi en quête d'une sainteté factice qui m'épuisait...

Oui, j'ai sombré moi aussi dans ce sentimentalisme obséquieux qui abaisse le malade plutôt que de le grandir et qui nous ridiculise dès que nous nous regardons de plus haut.

Je me lamentais auprès d'un intime parce que, depuis que je suis devenu *un dur*, je ne suis plus capable d'éprouver une vraie compassion vis-à-vis d'un souffrant.

L'intime m'a demandé pour qui je me prenais.

Il a ajouté que, probablement, ces souffrants n'avaient rien à foutre de mes sentiments.

- Des médicaments, pas des sentiments ! De la compétence et de l'efficacité, pas des larmes ! De la douceur aussi, si tu le peux. Beaucoup de douceur... Mais une douceur mécanique, impersonnelle, comme le galbe d'un violoncelle ou la texture d'un cuir bien travaillé. Pour jouer indûment à la maman, il n'y a que trop de mal baisées sur la terre ! On ne va quand même pas bébétiser tout ce qui souffre après avoir bébétisé tout ce qui a moins de quatorze ou seize ans !

J'avais été choqué par la pertinence du propos... J'étais étonné surtout au sujet de la douceur dont je suis un fan impénitent et que je détachais soudainement de toute cette mélasse affectueuse à laquelle je l'avais cru liée. J'osais m'apercevoir, enfin, que mes plus belles expériences de la douceur furent anonymes et sans lendemain, comme les deux fleurs de Khorat.

Quelques experts, parfois froids comme le marbre, lui donnent tant de force qu'on en vibre encore un an après, sans pouvoir l'associer à un prénom. C'est par ces douceurs extrêmes que, dans le champ du sexuel, j'avais pu parfois ne plus craindre rien de l'altérité, m'abandonner aux exigences des plaisirs les plus subtils. Les sentiments aussi autorisent ces performances, dit-on, et je veux bien le croire, mais ils sélectionnent leurs proies à notre place et nous mangent un peu.

Un Néerlandais glacial est arrivé.

Il nous parle peu. Il observe quelques jours le fonctionnement de la salle des agonies, les travailleuses lasses de tout, qui choient leurs chiens quand les malades ont soif, les Occidentaux qui s'essayent avec plus ou moins de bonheur au jeu des miracles...

Puis il a mis des gants et un masque pour se protéger de la tuberculose tant bien que mal et, sans faire un seul reproche à qui que ce soit, sans un sentiment, sans chercher même à connaître un prénom, il s'est mis à nettoyer le pipi, le caca, le vomi d'un malade. Sans un mot, il est passé au suivant. Puis au suivant encore. Puis le suivant encore...

S'il avait de bonnes raisons de croire que je l'ignorais, il prenait trente secondes ou moins pour me dire que, sur tel lit, un malade avait mal. Il n'ajoutait aucun commentaire et ne venait pas me le répéter si j'oubliais d'en tenir compte ou si la douleur était plus forte que mes médicaments.

Au début, le voyant tellement zélé, les malades l'appellent pour chaque pipi, chaque caca, chaque vomi... Ils n'en reviennent pas de son rendement. Il fait, à lui seul, le travail de cinq travailleuses. Ces dernières s'en émeuvent d'ailleurs. Elles m'en parlent parce qu'il est tellement discret qu'elles pensent que je ne sais pas. Elles veulent que je lui signifie en anglais leur admiration et leur reconnaissance, dont il n'a que faire.

Les malades maintenant parlent du Néerlandais entre eux à voix basse. Ils le respectent tant qu'ils n'osent l'appeler que rarement. Ils attendent leur tour simplement. Ils l'admirent. Ils n'ont jamais envie de pleurer avec lui : lorsqu'il est tout près, ils préfèrent le regarder plutôt que de se regarder.

Puis le Néerlandais est retourné dans son pays. Les survivants, dont il ne connaissait toujours pas les prénoms, sont restés, un peu effarés, et sa douceur ensuite nous a manqué.

C'est cela probablement la sainteté.

Je suis le témoin et fus l'acteur de la décrépitude des mœurs. Moi aussi, j'ai contribué à défigurer ce qui fit la grandeur et la cohérence la morale occidentale. De la vraie charité, il ne reste que quelques murs branlants. Le reste s'est effondré déjà sous les coups de butoir d'un romantisme mal compris, d'un sentimentalisme délétère. Des médias sont entrés dans la comédie et enclenchent un cercle vicieux... C'est tout l'Occident qui est malade aujourd'hui, et le reste du monde est en péril.

Je t'aime, sentiment, mais j'ai appris désormais à me méfier de toi. Tu te joues de toute valeur, tu te joues de moi. Tu es passé maître dans l'art de faire passer le vice pour de la vertu. Chaque fois que je voyais un charnier à dénoncer, j'y voyais ton ombre présente encore qui avait soutenu les tyrans... Mais plus versatile que le vent, c'est encore toi qui me proposais tes services pour dénoncer ce que j'avais vu...

Je t'aime, sentiment, mais je te hais parce que tu as déguisé parfois indûment des angoisses malsaines par un nom de religion, de race, de patrie, de famille... Ainsi magnifiée par ton éloquence, la peur de l'autre pouvait organiser impunément exclusions et massacres.

Je t'aime, sentiment, mais je hais ta couardise. Je sais que l'amour te fait peur car il n'hésitera pas, lui, à organiser ta crucifixion si ses instances supérieures réclament ton trépas. Le génie de ta parade n'a d'égal que sa bassesse : sachant ce que l'amour doit à son origine, à cet instinct possessif, aveugle, jaloux et autoritaire qui aide les mères à bien soigner leurs nouveau-nés, tu as organisé la confusion entre cet instinct et l'amour qu'il doit faire naître. On sait, depuis la nuit des temps, que cet instinct-là est dangereux comme toutes les pestes dès qu'il s'éloigne des berceaux ; mais, par tes œuvres, le voilà qui

envahit de vastes territoires... Instinct de vie près du nourrisson, de mort au-delà...

Plaisir pervers que de bébétiser un enfant, un souffrant, ou un peureux simplement, pour mieux l'étreindre ensuite. Plaisir de dominer le faible ! Ce sont des armes qu'il leur faut, pas des étreintes qui les broient plus encore...

Qu'on ne s'étonne plus alors, « *après avoir tant fait pour eux* », d'observer parfois les bébés qui se rebellent, dès qu'ils trouvent ou retrouvent la force nécessaire. Les crises d'adolescence deviennent terribles et bientôt c'est à l'école primaire qu'il faudra désarmer les élèves avant la leçon !

A force d'avoir été niés sexuellement au nom de leur immaturité mentale et corporelle, d'autres deviennent des génies de la pornographie et des militances obscènes.

Les fous qui n'obéissent jamais, qui refusent d'être bébés, qui nous blessaient par leur liberté éternelle, jadis, vivaient avec nous et même avec nos rois pour les garder éveillés. Désormais on les enferme. Ils deviennent furieux et l'on n'ose même plus dire comment on les abat dans les asiles.

Les faibles et les peureux ne se rebellent pas, c'est pire encore : ils se prennent au jeu ! Ils deviennent grincheux, exigeants, capricieux, égocentriques et se perdent dans des valeurs détestables. Pour l'un ce sera la drogue, l'autre le déni de l'altérité au nom de la vérité des simples, l'autre le psychiatrisme parce qu'il y trouvera sans effort une justification à toutes ses failles.

En laisse le sentiment !

Pas de sentiment, mais quelque chose de plus impitoyable et de révolutionnaire qui vous conduira non à la fusion mais à la symbiose. Et les enfants ? Et les parents ? Les fous ? Les malades ?... Ni la fusion ni la symbiose ni la laisse : de la gentillesse simplement, et tout ce qu'elle coûte, rien que de la gentillesse, la plus haute forme de l'amour.

Toujours prompt à servir l'instinct et toujours lent à louer la raison, le charme des sentiments aujourd'hui m'épouvante.

Un enfant mort m'a guéri de ma cécité.
Aujourd'hui, je suis presque guéri de mon sentimentalisme atavique.
Je serai désormais intellectuellement plus fonctionnel.

Un travailleur social vient chez moi et me présente un garçon séropositif de neuf ans... et un autre de onze ans, déjà tout rongé à l'intérieur par la tuberculose. Ils sont illettrés parce que les écoles les ont refusés.

Je parle de traitement antiviral...

Il me répond qu'à l'hôpital, on a refusé de commencer parce qu'ils sont tous les deux orphelins de père et de mère. Il y a d'autres priorités... Froid, congelé jusqu'à la moelle, j'en arrive à comprendre que ces médecins ont raison.

Je suis presque guéri de mon sentimentalisme mais encore souffrant.
Mon Dieu, est-ce possible que ces deux enfants ne soient pas une priorité absolue ?

Oui. Les mères passent avant, puis ceux qui savent se battre pour survivre... Il n'y a que les drogués qui passent après les enfants.
L'Occident ne saura jamais accepter cela, mais l'Occident a tort.

Et pourtant l'Occident va gagner. J'ai vu une touriste thaïlandaise toute pleine de désirs cannibales qui demandait tout haut dans la salle, au milieu de trente agonisants, sans se rendre compte du grotesque :

-Où sont les enfants qui meurent ? Où sont les enfants qui meurent ?

QUATRIEME PARTIE

EN HAUTS LIEUX

L'élite de la société thaïlandaise n'a jamais cessé de penser le problème du sida. C'est d'ailleurs la royauté elle-même qui a donné le premier sérieux coup d'envoi des offensives contre le virus.

Les premiers combats furent hélas des défaites. Les politiques de prévention probablement trop influencées par les idées de l'Occident, n'ont pas fonctionné.

Officiellement un million de séropositifs... La réalité est peut être plus sombre. Deux millions ? Trois ?

Dans les hautes sphères de la structure d'état, après ces graves revers sur le terrain on préparait déjà une contre-offensive ...

Tandis que de profondes restructurations du système de santé se mettent en place, une certaine intelligentsia essaie de joindre le savoir-faire de l'industrie thaïe avec les besoins médicaux de la nation...

Une des plus spectaculaires issues du mariage c'est «GPO-vir» qui est porté aux fonds baptismaux en 2002... l'une des triples thérapie les meilleur marché au monde. Un comprimé le matin et un comprimé le soir... Association intelligente s'il en est lorsque l'on sait qu'une des principales cause d'échec des traitements antiviraux est la compliance.

Incontestablement, l'élite thaïlandaise faisait son travail... le faisait très bien même !

Certes le médicament reste trop cher pour la majorité des malades mais des quotas de traitements gratuits se mettent en place.

C'est alors qu'on a pu remarquer de plus en plus clairement que le corps médical thaïlandais marchait à deux vitesses.

D'un côté, de la belle race, des médecins de carrure qui vont droit devant. Certains hôpitaux s'endettent pour leurs malades...

De l'autre coté par contre, dans d'autres provinces, d'autres régions, rien ne bouge sinon pour les riches. On renvoie les malades qui consultent vers les hospices... On refuse de s'informer sur la

révolution en marche. On a peur de ces malades... Oui ! Je le dis avec force et assurance : certains médecins ont peur du sida ! On laisse mourir des séropositifs de banales pneumonies, de la toxoplasmose... et même de la gale ! J'ai des photos qui le prouvent...

Octobre 2003 !

Les instances supérieures de la Thaïlande frappent un deuxième grand coup. Véritable bombe pour le monde du sida.

Le gouvernement a clairement choisi la guerre et se lance dans l'aventure des grandes nations; trois protocoles de triple thérapie seront dorénavant gratuits pour tous les malades symptomatiques !

Dans le monde médical, d'un côté on exulte! Certains hôpitaux étaient d'ailleurs déjà parfaitement opérationnels pour accueillir la bonne nouvelle. (A Chonburi par exemple les malades soignés s'y chiffraient déjà par milliers avant la révolution d'Octobre).

Dans d'autres unités hospitalières par contre il n'y a toujours aucun médecin qui ait appris à gérer les antiviraux. On n'a rien fait des quotas octroyés par l'état et parfois les coûteux comprimés traînaient dans les caves des pharmacies centrales jusqu'au délai d'expiration. Des ophtalmologistes plutôt que de traiter les yeux qui deviennent aveugles à cause d'une maladie opportuniste les envoient vers les centres de prière...et dans certains hôpitaux on se tâte encore pour voir s'il ne serait pas opportun d'isoler les sidéens au service des prises de sang pour ne pas inquiéter les autres malades...

La troisième offensive des instances supérieures de la Thaïlande ne sera pas moins remuante, mais elle est d'un ordre plus symbolique : la conférence internationale du sida de 2004 sera organisée en juillet à Bangkok.

Déjà ses effets se font sentir. Des médecins récalcitrants se convertissent et désirent enfin se mettre à la hauteur de leurs devoirs... Je vois quelques chercheurs venir au mouvoir... J'ai l'impression qu'on nous envoie moins de toxoplasmoses ou de psoriasis... que nos malades sont plus sérieusement incurables... Je

crois même pouvoir dire que les malades que nous transférons sont mieux accueillis, pris plus au sérieux...

GENTILHOMME THAIS

En mai 2003, un jeune Thaï séronégatif, poli aimable et souriant se présente en salle. Les volontaires thaïlandais sont suffisamment rares pour que nous soyons étonnés. Mais celui-ci est vraiment hors norme ! Il parle couramment l'anglais, l'espagnol... Il possède plusieurs voitures, loge dans un bon hôtel... Oui, c'est probablement un enfant de luxe né dans la soie et nourris de pain au lait... Voyons voir...

Ce maladroit laisse traîner son portable sur une table. Une travailleuse le trouve, le lui rapporte et le met en garde contre les vols relativement fréquents... ce à quoi cet indélicat répond avec cette légèreté qui appartient pas plus à la «Middle Class» qu'à la «High Society», que ce n'est pas grave parce que c'est un portable bon marché... La pauvre travailleuse ravale sa salive ; pour se payer l'équivalent elle doit, elle, travailler douze heures par jours pendant une semaine ! C'est plutôt mal parti pour le jeune bourgeois qui se permet par ailleurs déjà de donner des conseils professionnels aux travailleuses...

Je pense de plus en plus que ce jeunot est un de ces méprisables nouveaux riches de la «middle class» qui foisonnent en Thaïlande. Je dois vite revoir mon jugement.

Les vomis pas plus que les diarrhées qui coulent toutes seules loin des langes n'arrêtent son élan charitable. Il balade les paralysés et nettoie les galeux les plus repoussants. Il s'intéresse passionnément aux malades les plus désespérants et les plus désespérés... Il oublie de se reposer, il oublie ses week-ends... Et cela dure des semaines, des mois...

C'est tellement étonnant de la part d'un Thaïlandais non rémunéré que même les autorités du mouvoir s'en inquiètent.

Certaines rumeurs circulent... Il vient pour faire des essais médicaux... C'est un espion des ministères... Il vient faire une thèse sociale sur les dysfonctionnements de la société thaïlandaise... Il fait partie d'une secte... Il trafique de la drogue...

En fait, comme la plupart des volontaires qui veulent vraiment faire quelque chose de durable pour les malades, il aura à souffrir mille humiliations, mille mépris et même des luttes plus explicites avec des responsables. Et comme les volontaires suscités, il tient bon à cause des malades...

Ce garçon lucide et plus Thaï que les Thaïs en a eu vite marre de pleurer des décès, de me voir rater mes challenges médicaux, de constater qu'il n'était pas plus utile de les transférer vers les hôpitaux...

Il refusait d'accepter que le sida ait toujours, toujours, toujours le dernier mot... alors que des traitements existaient et avaient prouvé leurs utilités en d'autres pays.

C'est alors qu'on a compris que Eak était un vrai combattant... Un fantassin, pas un aviateur, il est au cœur des problèmes, pas au-dessus. Mais il vient du dessus... Il m'apparut enfin évident que Eak était d'une autre sphère, un gars de la « High », un digne descendant de ces maîtres qui surent maintenir simultanément les Français et les Anglais de l'autre côté des frontières lorsque les colonies ravageaient tout le reste de l'Asie.

Eak a choisi sa croisade : l'accès aux traitements antiviraux pour ces déçus parmi les déçus.

On était en juillet 2003. C'est dire que Eak s'engageait dans cette croisade au bon moment. Le bruit commençait à courir que l'état thaïlandais menait à bien ses plus ambitieux projets en la matière. J'ai vu alors l'affrontement de deux classes d'hommes : les petits de la middle et les grands de la high. Derrière les combattants, les intouchables, mes malades alités commençaient à espérer...

Combat impitoyables mais comme toujours en Thaïlande on se bat poliment et avec le sourire.

Pas un seul soutien moral de la part du supérieur.

Pas un seul soutien logistique de la part des administratifs du mouvoir.

...Et aux hôpitaux cela oscille entre la condescendance, la bonne volonté, le mépris, l'incompétence absolue, la mauvaise volonté administrative...

Se voyant devancés, face à une telle ténacité, quelques médecins et nurses ont été jusqu'à humilier Eak publiquement pour ne pas avoir à rendre compte de leur propre incompétence et de leur propre paresse.

Au début, Eak n'avait que quelques « farangs » pour le soutenir. D'abord la reine des volontaires : Lenie, une Néerlandaise qui travaille avec nous depuis des années. Lenie c'est pas n'importe qui ; il y a peut-être 3000 morts dans ses traces. Son soutien signifie quelque chose de fort et Eak lui doit sûrement sa survie psychologique. (A propos des volontaires dont, par nature, elle est progressivement devenue comme la chef, Lenie en reconnaît la valeur à l'odeur !)

Puis une infirmière à Lopburi s'est engagée dans la croisade... Puis une femme médecin de Chonburi...

Eak dépensera des centaines de milliers de bath de sa poche.

Eak fera des milliers de kilomètres en voiture cherchant à tel hôpital ce qu'on lui refuse à tel autre...

Certains médecins jouent la carte des délais insupportables...

Certainement que la mort de nos malades que Eak leur présentait a été plusieurs fois espérée... et hélas, quelques malades sont morts pleins d'espoir, quelques jours seulement avant de recevoir les précieuses pilules.

Bonne chance Eak !

Puisse les tiens reconnaître ta valeur.

Ton combat est celui des Thaïs, pas le mien. Moi, je continue avec ceux pour qui il est trop tard.

Mo Yves

Lopburi - January 2004

Ce texte est extrait d'un livre plus ambitieux qui n'est pas encore publié (mais dont le thème n'est pas le sida). Je l'ai adapté aux besoins de la cause à l'occasion de la conférence internationale sur le sida de juillet 2004.

Je devais rappeler à qui veut bien l'entendre que dans le monde, la toute grande majorité des malades actuels du sida n'a et n'aura probablement jamais accès aux traitements antiviraux. Puisse la sphère des conférences et de la science ne pas oublier qu'il y a encore une recherche clinique à faire pour aider cette majorité à être soignée mieux. Les diagnostics doivent être plus simples à poser et meilleur marché. Le traitement de certaines maladies est encore inexistant ou inaccessible...

Pour ceux qui s'intéressent plus spécifiquement à la situation médicale des sidéens terminaux n'ayant pas accès ni aux tests de laboratoire ni aux radiographies ni aux traitements antiviraux, je suggère d'aller visiter le site www.AIDS-HOSPICE.com.